

Albert Laberge

Quand chantait la cigale

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Albert Laberge

Quand chantait la cigale



BeQ

Albert Laberge

Quand chantait la cigale

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 795 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

La Scouine
Scènes de chaque jour

Quand chantait la cigale

Édition de référence :
Édition privée, Montréal, 1936.

Numérisation : Wikisource.
Relecture : Jean-Yves Dupuis.

*Pour Dearest
et pour mon fils, Pierre.*
A. L.

Lorsqu'il s'en va en vacances ou en voyage, le citadin ne manque jamais d'emporter son kodak afin de prendre des vues qui lui remémoreront plus tard les lieux visités, les jours passés à la campagne ou dans des villes étrangères. Pour moi, pendant mes quelques mois d'été à Chateauguay, au lieu de me servir d'appareil photographique, j'ai simplement noté avec mon crayon quelques paysages, quelques attitudes des êtres qui m'entouraient, et exprimé certaines impressions. De ces pages, j'ai formé ce cahier qui me rappellera, à moi et aux miens, les heures vécues dans la vieille petite maison blanche, sous les grands liards, près de la rivière miroitante au clair de lune...

A. L.

La maison ancestrale

Je reviens cette année encore passer l'été à la demeure des aïeux maternels.

Ils sont morts depuis longtemps, mais leur vieille petite maison blanche au bord de la rivière Chateauguay est toujours là. Les pommiers qu'ils ont plantés, m'accueillent de leur parfum à mon arrivée et les grands liards sous lesquels ils se sont reposés le soir, après leur travail, et les jours de dimanche, m'accorderont leur bienveillant ombrage.

J'arrive ici le jour de la procession de la fête-Dieu. Il pleut à torrents. Assis avec Dearest sur l'étroite véranda, j'écoute tomber la pluie sur le toit. Elle ruisselle sur le vert feuillage des arbres et sur le gazon. Elle inonde la route ; elle éclabousse la surface jaune sale de la rivière. Quel déluge !

Par moments, les longs rameaux des ormes

s'agitent, agacés de se faire arroser de la sorte et se secouent, comme pour se débarrasser de toute cette eau qui les alourdit.

Les heures passent et l'averse continue.

Mais je regarde Dearest assise près de moi, je regarde les hautes touffes de lilas en fleurs, près du perron et, malgré le temps gris et la pluie qui tombe, je me sens heureux.

L'inondation continue le lendemain.

C'est un ruissellement sur la campagne.

Mais, jamais, je n'ai vu les pommiers aussi fleuris. Les branches sont couvertes de fleurs roses et blanches, d'un parfum délicat, délicieusement grisant. Au milieu des vergers, les maisons forment des retraites enchanteresses. Et le long de la route, les lilas embaument malgré l'ondée qui les trempe. Puis, il y a la bonne odeur des feuilles de jeunes peupliers, cette bonne odeur sirupeuse et légèrement épicée, qui me ramène aux jours où j'étais enfant.

Sur la véranda, j'écoute de nouveau tomber la pluie.

La terre est fleurie, le gazon et les arbres sont verts, mon fils Pierre joue dans la boue, mais malgré cette blonde image de la jeunesse et malgré le printemps, je songe à la mort.

Je songe aux décompositions dans le petit cimetière à côté de la vieille église. Je pense à la vieille grand-mère que l'on a emportée un clair et tiède matin d'automne, il y a longtemps, et que l'on a déposée dans le calme enclos où reposaient déjà le compagnon de sa vie et plusieurs de ses filles parties avant elle. L'on avait enfermé dans une étroite boîte de bois noir la dépouille mortelle de l'aïeule presque centenaire puis, l'on avait glissé le cercueil si léger, semblait-il, dans un petit corbillard que traînait un cheval de labour. Et le cortège des parents et des amis, vêtus de noir et le chapeau entouré d'un crêpe flottant jusque dans le dos, s'était mis en marche derrière la voiture funèbre, suivant la route qui longe la rivière, entre les grands liards au feuillage jauni et coloré par l'automne. Les membres gênés par leurs habits du dimanche, les villageois et les fermiers allaient d'une allure gauche et lourde. Leurs pas traînaient pesamment sur la route

poussiéreuse, pendant qu'ils causaient entre eux de choses indifférentes. Le maigre cheval attelé au chariot trottaient par moments, tellement il sentait sa charge légère. Et légère aussi était la peine de ceux qui formaient la suite. Ils accompagnaient l'ancêtre au cimetière par politesse, par suite de l'habitude qu'ils avaient d'en agir ainsi quand l'occasion s'en présentait, quand un membre de la famille mourait. Certes, l'aïeule avait été la plus brave femme au monde, mais elle avait été si douce, si tranquille, elle avait toujours tenu un rôle si effacé, elle avait passé en faisant si peu de bruit, qu'elle avait traversé la vie presque inaperçue. Et maintenant qu'elle était morte, il n'y avait pratiquement rien de changé. Ses parents et ses proches qui la voyaient si rarement ne la verraient plus, voilà tout.

Personne peut-être ne la regrettait.

Maintenant, la vieille cloche de l'église faisait entendre un glas lugubre et un petit fils de la défunte, portant l'habit de l'ordre de saint François venait recevoir le corps à la porte du

lieu saint. Il clamait des psaumes, récitait le *De Profundis*, gémissait le *Miserere*. La procession entraît alors dans la petite nef toute tendue de noir, sombre comme un cachot, à la suite du cercueil que l'on installait sur le catafalque où les cierges formaient comme une forêt de feu. Revêtu des ornements de deuil de l'église, le prêtre montait à l'autel et célébrait l'office des morts. Il implorait la clémence divine pour la trépassée. Il exhortait le Seigneur à ne pas entrer en jugement avec la pauvre âme, à ne pas la condamner pour ses péchés et à ne pas l'accabler du poids de sa colère et de sa vengeance.

Il criait les invocations. Il pleurait le Libéra.

Ses supplications s'élevaient avec l'encens.

Et devant le tabernacle, le croyant exalté rompait le pain, versait le vin, accomplissait les rites du sacrifice avec la foi ardente qui l'animait. De toute son âme, il priait le Père de recevoir l'ensevelie au port du salut, de l'admettre dans sa gloire avec les Martyrs, les Vierges et les Confesseurs.

À de certains moments, son oraison n'était

qu'un murmure qui s'égrenait dans le grand silence.

Le prêtre tournait vers le peuple sa figure maigre et émaciée d'ascète et, les yeux fixés sur le catafalque, il psalmodiait les invocations liturgiques que depuis vingt siècles l'église prononce sur les corps des défunts.

La prière montait de son cœur, s'élançait vers la voûte du temple pendant que la foule ruminait des pensées quelconques.

Exalté, le franciscain réclamait la miséricorde divine ; il récitait de ferventes oraisons, suppliait le Très Haut de préserver cette chair mortelle des portes de l'enfer, de l'accueillir dans la céleste patrie avec les Anges et les Saints.

Puis, dans un cantique ardent, il lançait les paroles de résurrection et de vie pour ceux qui ont cru. De ses lèvres jaillissait la promesse faite autrefois : Quiconque croit en moi ne mourra pas pour toujours.

Maintenant, la cérémonie était finie et l'officiant aspergeait d'eau bénite le cercueil que

les porteurs enlevaient du catafalque. Précédé de l'enfant de chœur portant gauchement la croix dont les bras s'accrochaient dans les bancs, au passage, le franciscain enveloppé dans sa robe de bure dont les pans flottaient de chaque côté de lui et les pieds nus dans ses sandales, descendait l'allée centrale et se dirigeait vers la sortie du temple pendant que la foule des assistants se levait pour se rendre au cimetière.

De nouveau, la vieille cloche se mettait à sonner.

Brusquement, la porte de la petite église, sombre comme les antiques catacombes, s'ouvrait et, par l'ouverture, les fidèles apercevaient un jeune platane dont le glorieux feuillage d'or resplendissait comme un arbre de flammes dans le beau matin d'automne.

Le célébrant, son jeune acolyte, la morte dans son étroit cercueil, les parents et les proches sortaient de la chapelle, défilaient devant ce buisson de feu et entraient dans le petit champ, à côté, peuplé de pierre funéraires.

Alors, pendant que les derniers sons des glas

flottaient dans l'air lumineux et tiède, que le prêtre jetait sa suprême bénédiction sur la tombe, et que l'on descendait dans la terre le corps de l'aïeule, le platane tout auréolé de lumière, dressait comme en un grand geste d'envol son éclatante gerbe de soleil vers le ciel infini.

Le doux printemps

Mon premier voyage de l'année à Chateauguay m'a laissé une impression ineffaçable. C'était deux semaines après Pâques, par une belle matinée ensoleillée. Dans cet admirable jour de printemps, le train filait à travers la campagne et je sentais une douceur infinie me pénétrer. Par la fenêtre du wagon, les arbres, les guérets, les coteaux verdissants, les taillis déjà colorés par la sève montante, défilaient à mes regards comme le spectacle d'un cinéma, mais tout cela était vivant, éclatant, parfumé. Il me semblait que j'avais les sens rajeunis, aiguisés d'un malade qui fait sa première sortie. J'éprouvais une délicieuse sensation de repos, comme un homme qui se laisse doucement flotter sur l'eau, et par moments, j'étais tout vibrant d'une vie intense.

Je revis ces minutes précieuses.

À la petite station où je débarque, les voyageurs s'entassent avec leurs valises, leurs paquets, leurs sacoches, dans l'autobus qui conduit au village. Moi, je vais à pieds. Dans l'immense azur du ciel, de blancs nuages partent en caravanes heureuses. Au bord de la route, les rameaux des érables et des platanes couverts d'une rouge floraison qui fera bientôt place au feuillage, baignent dans l'air tiède et lumineux. Dans un peuplier, j'entends la voix familière d'un étourneau, une voix qui me ramène quarante ans en arrière, à la vieille maison paternelle où, chaque printemps, une foule de ces oiseaux faisaient leurs nids dans les grands arbres. Dans la haie d'un verger, je vois, avec quelle allégresse, les gros bourgeons verts des lilas. Déjà, il me semble respirer l'arôme puissant de leurs fleurs, des fleurs qui s'épanouiront en grappes dans six ou sept semaines.

Me voici arrivé. Rapidement, je traverse le jardin, et j'aperçois tante Eulalie qui, à côté de la laiterie, donne à manger à ses poules, leur jetant de grandes poignées de sarrasin. Sous la remise, l'oncle Moïse répare un harnais.

Nous entrons dans la cuisine de la vieille maison et je m'assieds près de l'antique cheminée dans laquelle mes ancêtres faisaient cuire leur frugal repas.

Tante Eulalie descend à la cave et remonte avec une assiettée de pommes d'une nuance rouge fané et jaune crème.

– Elles ne sont pas mangeables à l'automne, mais au printemps, elles sont un peu passables, dit-elle en m'en offrant.

Avant de mordre dans le fruit que je viens de prendre, je respire son odeur pénétrante, un peu musquée. J'y enfonce les dents et je goûte avec délices sa saveur acide. Manger une pomme sauvage dans cette calme cuisine de campagne où tout respire la paix, me semble en ce moment la chose la plus agréable au monde.

L'oncle Moïse me relate les nouvelles locales. Il m'annonce la mort de deux fermiers : André le Salaud et le Grand Toine. Le Grand Toine car il y a le P'tit Toine, le Grand Baptiste et le P'tit Baptiste, la Grosse Catherine et la P'tite Catherine. Le Grand Toine, je n'ai jamais su son

vrai nom, mais c'était un brave homme. Il laisse une belle fortune, cinquante mille piastres environ. Sûr, qu'il ne l'a pas gagnée à flâner. Il est mort à soixante-neuf ans et il n'a jamais eu une journée de repos. L'été, il se levait à trois heures du matin et il travaillait jusqu'à neuf heures et demie et même dix heures du soir. Sa pauvre femme et les aînés de ses enfants étaient comme lui, acharnés à la tâche. Ils peinaient plus que des mercenaires, plus que des esclaves. Le fermier cultivait quatre cents arpents au moins et il fallait se hâter, se hâter toujours, faire toute chose au galop, car un ouvrage n'attendait pas l'autre. Une besogne à peine terminée, il fallait en recommencer une nouvelle et cela ne finissait jamais. Et la vie du laboureur s'est ainsi écoulée.

Le plus triste en l'occurrence était qu'il travaillait pour les autres, afin de payer de lourds intérêts à des rentiers oisifs qui s'engraissaient à en devenir apoplectiques, se tenaient à l'ombre en été, et les pieds sur le devant du poêle en hiver.

À force de courage, d'énergie, de privations, de persévérance et de dur labeur, il s'est libéré ; il

a payé et les intérêts et le capital qu'il devait. Lentement, il acquit l'aisance, puis la forte somme. Il s'est usé cependant. Il est devenu presque sourd et, ayant eu un pied écrasé accidentellement dans une presse à foin, il boitait légèrement.

Maintenant, avec l'âge et l'argent, il aspirait au repos.

– J'ai bien travaillé, mais je vais me reposer, disait-il. Je vais me faire construire une maison soit sur ma « terre », soit au village. Je me mettrai la patte sur une chaise, je lirai la gazette et je vivrai de mes rentes.

La mort n'a pas attendu la réalisation de ses projets. Une pneumonie a emporté le dur travailleur en moins d'une semaine.

Par la fenêtre de la petite cuisine, je vois dans l'azur infini du ciel les nuages blancs qui planent bien haut au-dessus des misères et des tragédies humaines. En face de la maison, les érables couverts d'une rouge frondaison qui fera bientôt place au feuillage baignent béatement leurs rameaux dans l'air ensoleillé, et un coq lance ses

notes claironnantes.

L'Oncle Moïse continue son récit.

L'autre fermier, André le Salaud, du rang des Estropiés, a laissé quarante mille piastres à sa mort. C'était un homme d'une malpropreté si répugnante, si repoussante que, d'un commun accord, ses voisins d'abord, et toute la paroisse ensuite, lui avaient donné ce surnom de Salaud qui, à la longue, avait fini par remplacer son nom véritable. Jamais on ne le désignait autrement que par ce sobriquet. André le Salaud demeurait seul sur sa ferme, aucun de ses enfants ne voulant rester avec lui, car sa maison était plus sale qu'une porcherie. Des poules, des porcs l'occupaient avec lui et l'on y respirait une atmosphère fétide, insupportable.

Sa camisole, sa chemise, étaient d'une malpropreté sans nom. Son habit et son gilet étaient tellement crasseux qu'ils étaient devenus imperméables comme le cuir, la toile cirée. Et lui-même, était enduit d'une crasse ignoble. André le Salaud a vécu dans la crasse, le fumier et les immondices. Il y a vécu des années et des

années, mais amassant de l'argent et le faisant fructifier.

Maintenant, il est mort. Lui aussi est parti en quelques jours, sans avoir jamais connu le moindre confort, mais il laisse une fortune de quarante mille piastres.

J'ai besoin d'air. Nous sortons.

Dans un arbre, un oiseau chante avec ivresse. Les gros bourgeons verts des lilas mûrissent au soleil ; un platane aux pousses ambrées donne l'impression d'être chargé de millions et de millions de blondes abeilles, et très haut au-dessus de nous, la caravane des nuages blancs s'éloigne dans le bleu infini du ciel. De l'autre côté de la rivière, le rideau de saules a pris une belle nuance jaune, caressante et, au bord de l'eau, les arbustes sont tellement rouges qu'on dirait que c'est un sang clair qui suinte à travers leur écorce.

À côté de la remise, des chaudières de fer-blanc accrochées aux érables lancent des reflets aveuglants. L'oncle Moïse en prend une et me la tend :

– Goûte à ça, dit-il.

Et je bois la sève légèrement sucrée, odorante. Je bois, et il me semble qu'elle me parfume la bouche. Je la bois avec délices. Je n'ai jamais rien bu d'aussi bon, d'aussi frais. Après moi, l'oncle Moïse prend le vaisseau à son tour et, de ses mains tremblantes, le porte à ses lèvres.

Et je songe à la vie bonne, simple et fraternelle que les hommes pourraient vivre.

La fenêtre de la petite maison où j'ai déjà passé quelques étés et où je voudrais revenir encore, est ouverte afin de laisser entrer l'air tiède et chasser l'humidité de l'hiver.

– Oui, me dit l'oncle Moïse, tu pourras l'avoir encore cet été. Ce sera peut-être le dernier cependant, car si mon fils se marie, je lui abandonnerai mon logis et je viendrai demeurer de ce côté-ci.

Sa voix s'est un peu étranglée en prononçant ces dernières paroles. Ses mains ont tremblé plus fort que d'habitude et, dans ses yeux gris, j'ai vu passer quelque chose de sombre comme le nuage

qui obscurcit le ciel un moment.

Lui aussi, l'oncle Moïse, après une vie de travail il souhaite plus de repos qu'il en a à présent. Il ne dit plus rien, mais par la fenêtre ouverte, ses regards plongent dans la maison où son père et sa mère ont vécu leurs dernières années, où ils sont morts.

Je vois qu'il rumine des choses graves, plutôt tristes.

Et silencieusement, je lui serre la main et je cours prendre le train qui vient d'apparaître là-bas et qui, dans deux minutes, sera à la gare.

Une ombre noire

En débarquant du train, je me hâte vers la petite maison blanche où m'attendent Dearest, Pierre et les autres. Il me semble que je suis plus léger que d'habitude. Mes pas ont plus d'élasticité. Je me sens alerte, allègre, heureux.

J'arrive.

Une forme noire est là agenouillée, non loin de la route. La tête coiffée d'une vieille capuche qui cache la figure, le corps couvert d'une robe usée par les ans et verdie par le soleil, les mains enveloppées dans de vieux bas, noirs comme le reste de son costume, la forme agenouillée, penchée vers le sol, creuse la terre de ses mains.

C'est tante Eulalie qui fait son jardin.

Ses genoux sont enfoncés dans le terrain friable, et à regarder cet être étrange, l'on a l'impression de voir un mort qui surgirait de son

tombeau.

De ses mains emmaillotées de bas de laine qui lui donnent une si bizarre apparence, tante Eulalie fouille le sol, écrase, broie les mottes. Elle enfonce et dépose dans les sillons qu'elle a tracés, des graines diverses qu'elle prend dans une soucoupe de faïence déposée à côté d'elle. Agenouillée, courbée, penchée, presque à quatre pattes, tante Eulalie, de ses mains emprisonnées dans de vieux bas noirs, sème, sème, sans se lasser. Elle remue et pétrit cette argile qu'elle travaille et retourne chaque printemps, depuis quarante ans au moins. Elle a dû palper des douzaines de fois chaque poignée de terre de ce potager.

Je lui crie un bonjour. Elle relève la tête et j'aperçois un moment sa figure dans l'encadrement de sa capuche. Elle reprend son travail. Elle sème ; elle plante.

Chaque fois que j'arrive, je trouve tante Eulalie à la besogne. Toujours coiffée de sa capuche, une vieille robe noire fanée et usée sur le dos, des bas de laine passés dans les mains,

tante Eulalie agenouillée, la figure penchée vers le sol, creuse et fouille la terre.

Elle sème de la graine de melons, de concombres, d'oignons, de betteraves et de carottes. Elle plante un carré de tomates.

Tante Eulalie passe les journées dans son enclos.

Elle a fini de semer et de planter, mais chaque jour, je la retrouve dans son jardin.

Les graines ont germé, poussent, et je vois tante Eulalie envelopper dans des cornets de papier les tiges de ses melons pour les protéger contre les vers ; elle enfonce des bardeaux dans le sol pour défendre ses plants de tomates contre les ardeurs du soleil.

Ce manège se continue pendant des jours et des jours.

Maintenant, chaque après-midi, tante Eulalie, toujours vêtue de noir, sa capuche sur la tête, de vieux bas de laine dans les mains, se promène dans le potager avec un arrosoir. Inlassablement, elle arrose, elle arrose. Elle descend à la rivière et

remonte le rude escalier de pierres avec sa chaudière verte pleine d'eau. Quotidiennement, elle arrose et arrose, pendant des heures.

De nouveau, voici tante Eulalie agenouillée dans ses carrés de melons, de concombres et d'oignons. Elle sarcle. La tête couverte de sa capuche, de ses mains gantées de vieux bas de laine, elle arrache les herbes qui poussent parmi ses légumes. Elle arrache les herbes ennemies qui essaient de croître en ses plates-bandes et de profiter de ses bons soins. Elle détruit ces parasites qui voudraient voler les sucs vivifiants du sol, profiter de la bonne fraîcheur de la terre. Tante Eulalie les arrache impitoyablement. Elle ne laisse que les bonnes plantes, que les herbes utiles. Même, elle émonde. Là où les carottes, les betteraves et les oignons sont trop drus, elle en arrache afin de laisser aux autres la chance de se développer rapidement.

Puis, elle se relève, reprend son arrosoir, descend chercher de l'eau à la rivière, et longuement, arrose, arrose.

Du matin au soir, tante Eulalie, peine et sue

pour ses légumes.

Un dimanche matin, j’aperçois la forme noire de tante Eulalie plantée en son jardin, les deux bras levés vers le ciel. Tournée du côté de la grange, vers le soleil, ses mains gantées de vieux bas noirs, elle fait des gestes étranges en poussant des cris. Elle a l’air d’une prêtresse célébrant des rites mystérieux.

Intrigué, j’appelle Dearest.

– Elle chasse les poulets qui étaient dans son jardin, me dit-elle.

La cigale chante

Et pendant tous ces jours, Cécile se promène, rit, chante, danse, se baigne, se toilette, flâne, mange, dort et met dans la maison l'entrain et la gaieté. Elle s'amuse comme une folle cigale et s'efforce de nous amuser. Toujours, elle a des histoires et des mots d'un comique irrésistible. Personnelle et originale, son extraordinaire fantaisie éclate en tout et partout. Ses jeux de physionomie et ses gestes dérideraient l'esprit le plus morose. Une grande comédienne sur la scène ne produirait pas plus d'effet qu'elle.

Elle est débordante de jeunesse.

Ses dix-huit ans la grisent, l'emportent.

Mais elle sait qu'ils ne reviendront plus. Elle se dépêche de vivre. Le matin, elle jaillit de son lit en pyjama rose et, même si le ciel est gris, elle fredonne, bourdonne et turlute.

Elle flâne dans le hamac, roule en automobile avec son amie Margot ou d'autres encore, se promène en canot, va se baigner au lac, cueille des fleurs, ne manque jamais l'arrivée d'un train, valse le soir au club et est partout le boute-en-train, la vie, la joie.

L'autre jour, elle est entrée un moment avec Margot dans le vieux cimetière, à côté de l'église. Près de la porte, elle a vu une pierre tombale toute basse, penchée, presque perdue parmi les herbes et elle a lu l'inscription :

*Adieu,
Étienne,
fils de Paul Tondu.*

Alors, blagueuse, parce que partout et toujours, elle veut rire, elle s'est exclamée d'un ton dramatique :

– Agueu, Équenne, fils de Paul Tondu !

Et sous terre, le mort a dû éclater de rire.

Pour elle, vivre, vivre l'heure présente, le plus gaiement possible, tout est là. Elle ne veut penser à rien autre chose.

Si elle voyait venir la mort, crânement elle lui crierait :

– Allo, toué !

Si elle le pouvait, elle danserait à son propre enterrement.

Elle est la cigale qui chante.

La beauté de la vie

En me levant le dimanche matin, j'aperçois de ma chambre la rivière qui miroite au soleil.

Dehors, l'air est tout imprégné du parfum des lilas. Les oiseaux chantent dans les arbres. Dearest prépare le déjeuner. Elle a allumé son poêle avec quelques éclats de cèdre qui répandent une agréable odeur en se consumant. Cela me ramène au temps où ma mère faisait cuire son pain dans le four et que je humais avec délices la senteur des vieux piquets qui flambent.

Dearest va et vient dans sa cuisine. Ses gestes et ses mouvements me sont une joie. Je me promène sous les arbres et elle me jette un bon sourire au passage. Il fait bon vivre près d'elle. C'est une brave petite femme.

Que j'aime à lui voir étendre sa nappe sur la table !

Nous déjeunons tous les deux, simplement de gruau avec de la crème, de compote de rhubarbe, de miel et de quelques tranches de pain. Dans nos tasses, le café répand son arôme si prenant. Au milieu de la table, un gros bouquet de lilas réjouit les yeux et le cœur. Je le regarde, puis je regarde Dearest et je goûte toute la beauté de vivre.

Blond comme un rayon de soleil, Pierre descend de son grenier où il a dormi, vient s'asseoir sur les genoux de sa mère, l'embrasse et lui fait mille caresses.

Dehors, l'oncle Moïse assis sur une pile de caisses de bardeaux et les pieds sur un tas de planches, chauffe ses soixante-cinq ans et ses deux cents livres au soleil.

La silhouette noire de tante Eulalie qui revient de la messe basse apparaît un instant à nos yeux et disparaît.

Devant la maison, les hauts lilas qu'agitent le vent font pleuvoir sur le sol une pluie de pétales pâles. Entre les grands arbres, l'eau de la rivière chatoie au soleil.

C'est l'heure de la messe. Des voitures passent sur la route.

Et tante Eulalie, toute de noir vêtue, retourne à l'église.

La campagne est calme infiniment.

Du côté de la grange, une brave ouvrière de poule qui vient de pondre un œuf, chante.

Le midi, nous dînons de quelques achigans qu'un ami nous a envoyés hier.

Maintenant, tante Eulalie s'en va aux vêpres. Toujours en noir, image d'un éternel deuil, elle glisse doucement de son pas régulier sur la route tranquille. Tout à l'heure, au banc de famille, dans la paix du petit temple, elle lira dévotement l'office dans son paroissien ; elle s'abandonnera à de longues oraisons et récitera de multiples chapelets, comme elle fait depuis si longtemps chaque dimanche, comme elle fera dimanche prochain.

Le soir, Dearest et moi, faisons une promenade. Nous nous dirigeons du côté de la gare où un train attend l'express de Montréal qui

passera dans quelques minutes. La locomotive lance constamment de puissants jets de vapeur blanche. Comme ils s'élèvent, le soleil couchant les colore d'une belle nuance mauve, puis d'un rose délicat. Cette colonne de vapeur donne par moment l'effet d'une fusée, d'une pièce pyrotechnique qui s'élance vers le ciel.

La locomotive s'ébranle maintenant et elle projette vers le firmament d'énormes tourbillons vaporeux d'un bleu foncé qui, avant de se dissoudre et de disparaître, prennent les plus jolies formes possibles.

Le spectacle est réellement de toute beauté.

C'est l'apothéose d'un jour heureux.

Évocation sentimentale

Hier, je suis allé aux champs pour trouver un bouquet d'iris des marais, et j'ai cueilli les premières marguerites de la saison. Ce n'est pas sans une profonde émotion que j'ai donné ces modestes fleurs à Dearest qui m'accompagnait. Elle a souri doucement et j'ai compris qu'elle se rappelait le soir lointain, le soir où je la rencontrai pour la première fois. Et, sans paroles, tous les deux, nous avons évoqué cette promenade dans le grand parc fleuri de marguerites. Nous avons évoqué cette heure très douce où nos destinées se lièrent à jamais. Tout le passé, tout le bonheur, toutes les heures lumineuses de notre vie commune, je les ai revécus, pendant que je mettais aux mains aimées de Dearest les simples et claires fleurs cueillies au bord de la route.

Le spectre aveugle

Quelques jours avant de partir pour Chateauguay, je suis allé voir mon ami le peintre-poète Charles de Belle.

Après avoir causé et pris une tasse de thé dans l'atelier, nous avons fait une promenade dans les champs et les bois environnants. De cette excursion, je rapporte une gerbe de trilles plus blancs que les lis.

J'évoque ce souvenir.

Devant nous, les champs verts s'étendent à perte de vue, tout parsemés des éclatantes fleurs jaunes des pissenlits. Des abeilles vives et légères passent en bourdonnant et butinent hâtivement les sucres nouveaux.

Près de la clôture, un prunier sauvage jette sur le gazon et dans l'eau du fossé ses pétales rose pâle.

Une immense douceur flotte dans l'air tiède et lumineux, dans l'air parfumé. L'âme même du printemps semble voltiger autour de nous.

Sur une légère éminence dans la prairie, quatre des enfants de l'artiste cueillent des violettes. Polly et Nora, deux fillettes de quatre et cinq ans, lèvent la tête de notre côté en souriant. Ravi, je m'arrête et les contemple un instant. Jamais peut-être parmi les milliards d'êtres qui ont paru à la surface de notre globe il n'y a eu deux enfants aussi jolies, aussi séduisantes. Elles sont d'une beauté de rêve. C'est la fleur des races qui s'épanouit dans toute sa grâce et tout son charme.

Et brusquement, devant cette vision enchanteresse, je sens sourdre et monter en moi une effroyable détresse. Je songe que ces délicieuses figures qui semblent pétries de roses, d'azur et de soleil, sont vouées à la mort, que tout ce qui m'entoure et qui fait la gloire du printemps est fatalement condamné à la destruction.

Nous reprenons notre marche, mais je me sens angoissé.

Soudain, à travers le verger en face de nous, je

vois apparaître un vieillard qui s'avance péniblement, indécis. Il marche en hésitant, un peu comme un homme ivre qui ne saurait trop où guider ses pas. Sa figure est couverte d'une barbe broussailleuse, couleur de feuille rouillée. Elle semble raide comme de la paille et lui donne un peu l'air d'un singe. Il est vieux, il est laid. Ses vêtements sont souillés. L'homme continue d'avancer. Il va en zigzaguant ; il porte ses mains en avant comme s'il craignait de tomber. L'on croirait qu'il ne connaît pas l'endroit, qu'il est perdu, qu'il cherche à s'orienter, à se reconnaître. Il s'accroche à un pommier. Il pose ses mains sur le tronc, sur les branches basses, tâte l'écorce, tourne autour de l'arbre, se baisse, palpe une motte de terre, se relève, avance de nouveau indécis, hésitant.

Intrigué, je le regarde.

– Il est aveugle, me dit de Belle.

Et ce mot tombe sur moi comme un coup de marteau et m'assomme.

Lorsque la terre est si belle, lorsque les champs sont si verts, alors que les fleurs sauvages

jaillissent du sol par millions, alors que des enfants plus beaux que ceux qui ont jamais vécu et charmé le regard de l'homme sont là devant moi, voici un être qui ne peut voir ces choses et qui ne peut goûter l'enchantement du monde. Une pitié profonde sanglote en moi.

Le vieillard trébuche dans les labours.

La tristesse des déchéances, des infirmités humaines m'opprime et m'accable. Je souffre atrocement.

– C'est le propriétaire de ce boulevard, me dit mon ami, me désignant d'un large geste, les maisons, les lots à bâtir, les champs qui bordent la rue et qui s'étendent au loin. Il vaut un million de dollars. Il demeure avec sa femme dans la villa que vous voyez là.

Brusquement, je sens mon cœur devenir plus glacé que les éternelles glaces du pôle. Et calme, impassible, je regarde le millionnaire aveugle qui, dans la gloire rayonnante d'un jour de printemps, s'avance hésitant et tâtonnant, entre les pommiers, parmi les guérets.

Coucher de soleil

Chaque soir, Dearest et moi, nous allons voir coucher le soleil au-dessus d'une ferme, loin de la route, dans la campagne verte, à moitié chemin entre notre petite maison et le village. Globe énorme et rouge, il plane un moment au-dessus de la métairie basse, à côté d'un haut peuplier, et nous offre ainsi un tableau des plus pittoresques. Un artiste n'aurait qu'à reproduire la scène sans y rien changer, pour avoir une œuvre saisissante.

À cette heure, les oiseaux font entendre leur dernier chant, tout vibrant de passion et de tristesse.

Nous avançons et nous avons l'illusion de voir le soleil se déplacer, s'éloigner. Un instant, il plane, tel un ballon de feu au-dessus d'un grand bois, près du lac. Puis, il descend et semble reposer sur le sommet des arbres. Il baisse encore, comme si son poids faisait ployer les

rameaux et il s'enfonce graduellement dans le feuillage. Un moment, il n'est plus qu'une large flamme au-dessus de cette mer de verdure, une lueur rouge à la cime des chênes, au-dessus du taillis.,

Brusquement, et sans raison, nous nous sentons tristes.

Et dans le soir qui descend, le sifflet d'un train en marche jette sur la campagne un long cri lugubre.

Tourbillon de vie

C'est juin et il neige.

Dans le ciel flottent d'innombrables flocons blancs comme ceux que nous voyons l'hiver. Seulement, ils ne sont pas glacés, ils ne fondent pas lorsqu'ils tombent sur le sol brûlant, sur l'herbe verte moelleuse ou sur la rivière étincelante.

Ce sont les liards qui jettent leurs graines, les grands liards qui bordent la rivière et qui ombragent la route poussiéreuse et grise.

L'air, l'espace infini, l'étendue illimitée sont remplis de germes qui tourbillonnent, de semences qui ne demandent qu'à se déposer en terre pour éclore.

Éternellement féconde, la nature prodigue veut enfanter de la vie et elle sème à pleines mains.

Le ciel est bleu, sans nuages. Un souffle de vent détache la graine de l'arbre, une graine minuscule, plus petite qu'une tête d'épingle, enveloppée d'une légère substance floconneuse, comme un duvet, et l'emporte dans l'immensité du monde. On dirait des grains de neige.

Ces flocons blancs prennent leur vol dans l'azur. Ils s'élèvent, glissent, s'ébattent, se croisent, se heurtent, se précipitent, voltigent, virevoltent, comme la neige l'hiver dans la tempête. Certains planent un moment avant de s'élancer, puis filent à une vitesse vertigineuse, et atteignent à des hauteurs infinies. D'autres montent immédiatement, semblent jaillir vers l'éther.

En plein jour, le ciel bleu est plein de pâles étoiles, de petites étoiles blanches, à peine perceptibles, qui s'effacent, disparaissent dans les profondeurs de la voûte céleste.

D'autres flocons encore, flottent comme indécis, puis plongent et vont s'abîmer, se noyer dans la rivière miroitante.

Les cieux sont vibrants de vie. C'est un jour

de création.

L'on respire une atmosphère de désirs éperdus, exaspérés, de fièvre, de démence.

Des milliards et des milliards de graines nagent dans l'air limpide, cherchant le coin de terre où se déposer. C'est un frémissement d'embryons. Et toujours, la brise qui passe détache de nouveaux germes qui s'élancent et prennent leur vol.

C'est la vie aveugle qui veut devenir, ce sont des êtres qui veulent se réaliser...

Mais combien mourront avant d'avoir vécu ?
Combien resteront dans le néant ?

La surface de la rivière est couverte de flocons blancs qui flottent tels des cadavres. Des multitudes d'autres sont tombés sur la route où ils seront écrasés ; d'autres encore qui cherchaient un sol friable et frais, n'ont rencontré que la pierre ou le roc, et d'autres ont chu sur les clôtures, sont restés accrochés aux fils de fer barbelés où le vent inlassablement les secoue.

Sur les champs, sur la route, sur les toits, sur la rivière, tombe lentement, doucement, telle la neige la graine floconneuse des grands liards.

Promenade au lac

Les têtes blondes de Pierre et de Marcel m'apparaissent à la petite fenêtre de leur grenier lorsque j'arrive ce samedi matin. Leur sourire est comme un rayon de soleil et leur voix claire qui me souhaite le bonjour me met en joie.

Dearest prépare le déjeuner et nous mangeons avec appétit.

Nous partons ensuite pour une promenade au lac.

Pierre va en avant de nous. La démarche de ce petit être est un enchantement. Elle est souple, légère, comme ailée. Et cependant, l'allure est virile : le corps est droit, la tête légèrement renversée en arrière, mais sans rien de raide ou de lourd. Au contraire, l'on devine dans tous ses membres un fin ressort, une extraordinaire élasticité, comme chez un danseur émérite. Il joint en lui la grâce de l'oiseau à la beauté de

l'athlète.

Nous laissons les maisons derrière nous, et nous allons dans la campagne, le long de la rivière. Nous cueillons des roses sauvages, des marguerites, des iris. Les arbres sont d'un beau vert, les champs sont tout fleuris. Nous allons dans un enchantement.

Au bord du lac, nous nous asseyons sur un tronc d'arbres et, ravis, nous regardons les flots qui viennent se briser à quelques pas. Pierre joue dans le sable, ramasse des coquillages et lance des cailloux dans l'eau.

Le lac paraît immense comme la mer. Il est agité et les vagues vertes et bleues qui viennent de si loin, déferlent sur le rivage avec une longue plainte monotone. Nous contemplons le spectacle en silence, car nos cœurs sont remplis par une émotion grave, profonde. Éblouis et tout vibrants d'une allégresse infinie, nous revenons par la route fleurie que nous avons suivie tout à l'heure.

Au retour, nous corrigeons quelques épreuves de *la Scouine*. À plusieurs reprises, l'hiver dernier, Dearest m'a conseillé de publier ce

roman commencé il y a vingt ans et qui reposait dans le tiroir de la table. Je l'ai remis à l'imprimeur et, maintenant que le livre est en train de prendre forme, nous éprouvons tous les deux une joie extrême à recevoir et à corriger les épreuves.

Ah ! les belles et bonnes heures que nous vivons !

La gerbe d'églantines, de marguerites et d'iris que nous avons cueillie au cours de notre promenade, orne notre table au dîner.

Maintenant, le repas fini, assis sur la véranda et, pendant que monte vers nous le parfum des roses, je lis à Dearest quelques pages des *Drames Philosophiques* de Renan, Cet ouvrage m'a été donné par la veuve de Jules Fournier en souvenir de l'amitié qui me liait à son mari. Là, dans ce beau jour d'été, dans la senteur des roses épanouies, je tranche les feuillets de ce livre que mon ami n'a pas eu le temps d'ouvrir. Je parcours ces pages qu'il aurait eu tant de joie à approfondir et à méditer. Je me délecte à cette lecture et lui, il est mort éternellement. Mort ?

Pour moi, Jules Fournier n'a jamais été plus vivant qu'en ce moment où je coupe les feuilles de son volume et que je le lis en pensant à lui. Il vit dans le souvenir. Maintenant, nous partons en chaloupe pour aller nous baigner à l'île des Sœurs. Nous filons sur la calme rivière, entre les beaux arbres.

Au lac, l'eau est fraîche, bienfaisante. Nous nous ébattons joyeusement. Pas de pensées sombres, pas de soucis. Nous sommes tout à la douceur de la minute présente. Nous goûtons complètement la joie de nager, de flotter et de jouer dans l'onde limpide et rafraîchissante et de nous chauffer ensuite au soleil sur le sable.

Après le souper, nous nous promenons près de la petite maison blanche. La lune énorme et jaune apparaît à la cime des arbres, de l'autre côté de la rivière qui coule calme et paisible. La nuit vient. Une à une, les étoiles s'allument au ciel.

Pierre et Marcel montent se coucher. L'instant d'après, j'aperçois leurs deux têtes blondes à l'étroite fenêtre de leur grenier. Ils sont las, et dormiront dans quelques minutes.

– Bonsoir ! Bonne nuit ! me crient leurs voix
claires.

Et le silence se fait.

Marquons ce jour d'une pierre blanche.

La vie grise

En arrivant hier midi à la vieille maison de campagne, j'ai aperçu tante Eulalie qui, armée d'un balai, faisait la toilette de la place. Présentement, elle en était à la laiterie. Elle enlevait les toiles d'araignées accrochées au rebord du toit et aux murs blanchis du petit bâtiment, faisait disparaître la poussière déposée là par le continuel passage des automobiles. Sans doute en avait-elle fait autant pour la maison.

Sur la corde à sécher le linge se trouvaient les catalognes et les carpettes qui avaient reçu un lessivage en règle.

Après en avoir fini avec la laiterie, tante Eulalie s'est attaquée à la remise. Vêtue comme toujours d'une antique robe noire, quelques mèches grises collées à son visage sec et émacié de vieille fille, elle range patiemment toutes choses, pendant à un clou un bout de corde qui

traînait, serrant un outil, balayant le sol durci, et mettant la place propre et nette comme un salon.

Ensuite, elle s'est mise à nettoyer le devant de porte, ramassant quelques feuilles sèches ici et là, sur le gazon. Tout son après-midi s'est passé à balayer.

Après le souper, alors qu'il commençait à faire sombre, elle avait encore son balai et nettoyait, nettoyait, autour de la maison, devant la remise, partout.

Pour finir, elle s'est mise à laver la véranda.

Il était tard ; il faisait noir et froid. Chaudement enveloppé dans mon chandail de laine, je me promenais avec Dearest pendant que tante Eulalie récurait énergiquement les degrés du perron. Elle était là, agenouillée près de son seau, et j'entendais le dur frottement de sa brosse sur le bois.

Tout à coup, j'ai fait cette remarque :

– Je serais bien curieux de savoir pour qui tante Eulalie se donne tant de mal.

Et Dearest a répondu :

– Mais c’est que le curé fait demain sa visite de la paroisse.

Je me suis senti accablé par la vanité de tout ce labeur.

Non seulement l’extérieur, mais l’intérieur de la maison a subi un grand ménage.

Cela est puéril, touchant et triste.

– Elle n’a peut-être jamais attendu personne autre que le curé, me dit Dearest.

Et ce mot me glace.

N’avoir jamais attendu quelqu’un que l’on aime, n’avoir jamais éprouvé ce frisson de l’attente qui fait battre le cœur avec une violence inouïe et une infinie douceur, ce frisson qui fait vibrer tout l’être, ce n’est réellement pas avoir vécu.

Ah oui ! l’attente douloureuse, angoissante, même l’attente désespérée, oui tout, plutôt que cette morne et plate existence sans émotion.

Et dans le soir noir et froid, je distingue péniblement l’ombre agenouillée sur la véranda,

près du seau, et j'entends comme une âpre plainte
le dur frottement de la brosse sur le bois...

Carpe diem

Hier, l'oncle Moïse a fauché le foin dans le petit verger en arrière de la maison. Ce midi, lorsque je reviens de la ville, il le met en veillottes afin qu'il achève de sécher avant de l'engranger. De loin, l'odeur capiteuse du trèfle fané m'arrive, me grise, caresse mes sens, me remplit de joie. De toute la force de mes narines, j'aspire cette bonne senteur. Je voudrais être nu pour me baigner dans cet arôme qui flotte dans la campagne.

Rapidement, je me débarrasse de mes vêtements de bureau ; je passe une chemise négligée et un vieux pantalon, et je vais me jeter sur un tas de foin, près d'un pommier éborgné et mutilé. Je me couche sur ce lit odorant et moelleux dans lequel mes membres enfoncent délicieusement. Étendu sur le dos dans cet amas d'herbe molle, la figure tournée vers l'immense

ciel bleu, je goûte un repos, une paix, un bonheur infinis. Je n'échangerais pas mon lot pour celui d'aucun chef d'état, d'aucun potentat, d'aucun millionnaire.

Le soleil ardent chauffe la terre. C'est l'été vainqueur, accablant, oppressant, tyrannique. Juillet met un éclatant vêtement de lumière à la vieille maison blanche peinte à la chaux. Il me semble voir passer comme des frissons, des vibrations, sur son antique charpente. À cette heure, malgré son grand âge, la demeure ancestrale semble vivre d'une vie intense.

Sur une branche du maigre pommier en face de moi, un rossignol égrène ses trilles dans l'air chaud et parfumé. Tout d'abord, il relève le cou, renverse la tête en arrière, puis il lance ses notes. Et c'est comme l'hymne de joie et d'allégresse de la nature.

L'oiseau se repose un moment, puis de nouveau, il redresse son cou, renvoie sa tête en arrière, et son chant inspiré, passionné, célèbre l'été, la lumière, le ciel bleu, les parfums, les fleurs, l'amour, l'univers...

Étendu sur le dos sur mon amas d'herbe fanée, goûtant une détente, un repos absolu, parfait, je l'écoute ravi. Par tous les sens, je m'enivre de la joie de vivre.

Un rossignol chante sur sa branche.

La cime touffue des grands liards au feuillage luisant, comme verni, baigne dans l'azur. L'odeur du trèfle coupé embaume l'atmosphère et là, enveloppé de vieux vêtements, couché sur un tas de foin, un homme vit des heures d'un bonheur fabuleux comme la vie n'en dispense qu'à ses élus.

Les vieux habits

Cet après-midi, tante Eulalie blanchit à la chaux la clôture du verger. Comme toujours, elle est coiffée de son éternelle capuche et porte une jupe vieille de vingt ans au moins et un ancien veston verdâtre, tout déteint et changé, qui lui va aux hanches.

Elle accomplit sa besogne consciencieusement, indifférente aux observations railleuses et aux regards amusés des passants.

– C’est effrayant de s’habiller comme ça, remarque l’oncle Moïse qui n’ose cependant faire la moindre observation personnelle.

Et brusquement, je songe à une de mes photographies prise il y a quelques années, une photographie que je viens de revoir et qui me représente en habit, souriant d’un air suffisant et satisfait.

Ah ! combien je préfère la défroque de tante Eulalie à l'élégant vêtement que je portais alors ! Ces vieilles loques sont l'indice d'un esprit libre et indépendant, tandis que l'habit que je porte sur la photographie est la livrée de la servitude. Il est le vêtement que j'ai pris pour obéir aux conventions, que j'ai endossé pour plaire à des gens auxquels je ne tiens aucunement, que j'ai mis pour imiter des fantoches.

– Oui, mais malgré ses robes du temps du déluge tante Eulalie ne saurait cependant être libre dans ses idées. L'on ne peut dire que c'est un esprit indépendant, remarque Dearest.

– Non certes, l'indépendance de l'esprit, des idées, lui manquera toujours à cause de son ignorance. Il est difficile d'être libre, complètement libre, débarrassé de tous les préjugés qui pèsent sur nous, mais tante Eulalie a conquis cette indépendance spéciale, la plus difficile peut-être à acquérir, l'indépendance dans le vêtement. Dans certains cas, devant certaines personnes, un homme peut cacher, masquer ses idées, mais l'habit qu'il porte est visible pour

tous et ne peut tromper personne. Il faut songer aussi, que souvent, l'on juge par le vêtement. Je ne peux donc qu'admirer son mépris de l'opinion et son indépendance à cet égard.

Le nouveau cimetièrè

Un Laberge a étrenné aujourd'hui le nouveau cimetièrè.

– C'était un brave homme, un fermier à l'aise. Il prospérait, ses affaires allaient à merveille, il avait un beau bien, il serait devenu riche, très riche, me dit l'oncle Moïse. C'est bien malheureux, ajoute-t-il avec componction.

Malheureux ? Pourquoi plus malheureux pour lui qui a vécu dans le travail, la joie, l'abondance et qui laisse un héritage à sa famille que pour le pauvre, l'indigent, dont la vie n'a été qu'une série d'épreuves et qui s'en va, ne léguant aux siens que le lot de misères qui a été son partage ? Il a vécu heureux, sa tâche est finie, il va reposer en paix dans la terre. Il n'est pas à plaindre.

In pulverem reverteris

Le calme soir d'un beau jour de juillet.

Le mince croissant blanc de la lune brille dans le ciel bleu au-dessus des grands arbres et la rivière coule si tranquille que l'eau semble dormir.

Après avoir embaumé tout le jour, les roses largement épanouies laissent choir un à un leurs pétales sur le gazon.

Et la petite maison blanche qui nous accueille depuis trois étés et où nous avons vécu des jours de si parfaite félicité m'apparaît à cette heure comme le visible symbole des bonheurs humains.

Sa tête blonde penchée, sa figure grave et réfléchie Pierre est assis sur les genoux de sa mère dans l'attitude du *Penseur* de Rodin. Marcel joue et court dans l'heureuse insouciance de l'enfance. Gaie comme une folle cigale, Cécile

rit, chante, badine en cueillant quelques fleurs pour compléter sa toilette avant d'aller danser au club. Et à côté d'elle, son amie Margot, presque femme malgré ses seize ans, et si bronzée qu'elle fait songer à une jeune arabe, sourit d'un sourire charmeur qui illumine sa délicieuse petite figure. Assis sur son banc, sous les platanes, son chien couché près de lui, l'oncle Moïse se repose béatement dans la bonne fraîcheur du crépuscule. Tante Eulalie, la première debout le matin et la dernière au travail le soir, arrose inlassablement les fleurs que la chaleur a abattues.

D'un coup d'œil, j'embrasse cette scène, je vois tous ces personnages. Je songe que, dans cent ans, tout cela sera effacé, tous ces êtres seront disparus. Le front lumineux et chéri sous lequel s'agitent déjà des pensées graves ne sera plus qu'une poignée de poussière. Les jambes de l'enfant rieur et folâtre auront cessé de courir et de fouler le sol. La voix joyeuse de la vibrante Cigale qui nous égaya si souvent de ses chansons et de ses histoires drolatiques se sera tue à jamais. Les formes harmonieuses de cette petite Margot dont les attitudes et les gestes sont empreints de

tant de grâce seront détruites et son corps sera retourné à l'argile commune. Sa tâche finie, le vieux fermier dormira sous la terre d'un repos sans fin, et la brave fille qui, toute sa vie aimait tant les fleurs, aura les yeux clos éternellement.

La petite maison blanche elle-même où des générations ont vécu des vies si calmes aura disparu, mais un autre toit abritera d'autres hommes et d'autres femmes assoiffés de bonheur. Les grands arbres sous lesquels je me promène seront tombés, mais d'autres auront repoussé à leur place et verseront sur d'autres êtres leur ombre bienveillante. Comme ce soir, des roses après avoir embaumé tout le jour, épandront un à un leurs pétales fanés sur le gazon, la rivière coulera doucement, comme endormie, la lune brillera dans le ciel bleu, mais la scène que je vois en ce moment sera effacée et nos cœurs débordants de désirs seront éteints à tout jamais.

Aux framboises

Dearest, tante Eulalie et Cécile sont allées aux framboises aujourd'hui. Chacune avec sa chaudière, elles sont parties du côté de Woodlands, en suivant la voie ferrée.

En route, tante Eulalie se baisse, ramasse quelques petits cailloux, les regarde, les met dans sa poche. Elle a à peine fait cent pas, qu'elle en cueille d'autres.

– Tiens, vous voulez donc faire une nouvelle espèce de confitures ? fait Cécile en riant.

Tante Eulalie dédaigne de répondre à cette ricaneuse, mais un instant après, elle se penche encore.

– Mais, ma tante, nous allons chercher des framboises, non des pierres, remarque Cécile.

– Oui, mais elles sont si jolies ! murmure tante Eulalie qui ramasse un nouveau galet.

– Ma tante, vous allez vous charger avant que nous soyons à moitié chemin et vous ne pourrez plus avancer, riposte Cécile.

À regret, tante Eulalie se résigne. Que de beaux cailloux ronds ou oblongs, gris, noirs ou rose fané ! Elle aimerait bien les prendre, les emporter, mais elle comprend que la chose est impossible. Elle s'en va aux framboises. La route à suivre est longue et la chaleur est grande. Elle reviendra un autre jour.

Un petit cèdre est là, au bord du chemin.

– Oh, le bel arbre ! s'exclame tante Eulalie, toute vibrante d'admiration.

Dans son éternel costume noir, elle est là dressée devant le jeune arbuste. Elle le contemple avec bonheur. Elle ouvre toutes grandes ses narines pour respirer son arôme.

– Que j'aime donc cette senteur ! fait-elle.

Et elle s'approche de l'arbrisseau, arrache un rameau et le respire avec délices. Elle le porte ensuite à sa bouche, en mord quelques feuilles avec ses dents pour en goûter la saveur.

– Il faudra que j’en prenne d’autres branches en revenant, dit-elle.

Le chemin de fer traverse maintenant un bosquet d’érables, de chênes et de noyers.

Et toute émue, toute frissonnante d’émotion, tante Eulalie qui marche à côté de Dearest lui confie avec l’accent d’un aveu :

– Que j’aime donc les bois, les arbres, les fleurs sauvages ! Que je trouve donc cela beau !

Et Dearest regarde tante Eulalie qui lui apparaît comme transfigurée.

– Je suis vraiment comme une enfant, déclare celle-ci. Je trouve plus de plaisir à voir un arbre ou des fleurs des champs qu’à visiter le plus beau magasin. Ce que je voudrais, ajoute-t-elle, ce serait de ramasser des coquillages, des colimaçons.

Elle vient à peine d’exprimer ce souhait que la voici arrêtée devant un vinaigrier chargé de grappes rouges.

– Ma tante, c’est poison, fait Cécile qui redoute un nouveau retard inutile.

Tante Eulalie n'est nullement convaincue, mais elle continue sa route. Enfin, malgré les haltes, l'on est arrivé à la région où se trouvent les framboises. Des douzaines d'autres femmes et d'enfants sont déjà rendus. Aussitôt, la cueillette commence. Dearest, tante Eulalie et Cécile se dépêchent de remplir leurs chaudières.

Tout à coup, au milieu des herbes et des arbustes, tante Eulalie découvre un petit nid d'oiseaux dans lequel il y a deux œufs bleus comme l'azur du ciel. Et immédiatement, elle tressaille d'émotion et d'inquiétude. Si quelqu'un allait le dénicher, détruire ces vies en germe.

– Nous allons cueillir toutes les framboises autour d'ici ; nous n'en laisserons pas une seule, confie-t-elle à Dearest et Cécile. De cette façon, les gens ne s'arrêteront pas ici, ne trouveront pas le nid.

Et elle se hâte, comme si quelqu'un allait venir, allait emporter les deux petits œufs bleus qui, par le miracle de l'amour, se briseront dans une semaine pour laisser éclore des oiseaux qui seront plus tard les chanteurs des bois.

Pauvre chère tante Eulalie !

Les chaudières sont remplies de belles framboises rouges. L'on retourne vers la maison.

Et tout en marchant :

– C'est curieux. Albert est instruit. C'est un bon garçon et cependant, il ne va jamais à l'église. Ce n'est sûrement pas par négligence.

– Non certainement, répond Dearest. Voyez-vous, il a ses idées et il les suit. Il n'est pas pire pour cela, croyez-moi.

– Je le sais bien.

Et après une pause, avec âme :

– Ce qui me ferait le plus plaisir, ce serait qu'il vienne un dimanche avec moi à la grand-messe !

Pauvre tante Eulalie !

L'art en exil

J'ai apporté à Chateauguay une étude que j'ai achetée du peintre-poète Charles de Belle.

C'est une délicieuse figure d'enfant, celle de la petite Nora, l'une des fillettes de l'artiste. Réellement, ce tableau est la chose la plus exquise, la plus charmante, la plus séduisante que j'ai jamais vue. Les tons sont d'une délicatesse infinie. C'est une création de tendresse et d'amour. L'on peut dire que toute la grâce de l'enfance est dans cette toile.

Depuis deux mois, je rêvais de cette peinture. Je tremblais que quelqu'un l'achetât avant moi. Pour rien au monde, je n'aurais voulu la voir aller à un étranger. Maintenant, elle est à moi.

Je l'ai accrochée dans l'étroite salle à dîner.

La petite Nora, la délicieuse petite Nora à figure de rêve, a pour voisine Theda Bara, la

femme-vampire, et toute une galerie de photographies d'actrices.

Au milieu de ces portraits sur papier rose, épinglés au mur, de ces célébrités du cinéma, de ces héroïnes de la scène, de ces gloires de la « Police Gazette », la petite Nora paraît en pénitence.

C'est l'Art en Exil comme dit le mélancolique poète Rodenbach.

Une feuille tombe

Un clair jour de juillet.

J'ai laissé la ville de bonne heure, ce matin, pour venir me reposer à la campagne. L'air est chaud, le ciel bleu. Les roses en avant de la maison sont toutes épanouies. Elles embaument divinement.

Je me suis couché sur le dos dans l'herbe pour mieux goûter la douceur et la beauté de la terre et du firmament.

Le vent agite les branches des grands liards. Le peuple innombrable des feuilles est en joie. Elles s'ébattent dans l'air lumineux. De belles feuilles vertes, glacées, luisantes, comme vernies, émaillées.

Les feuilles s'agitent sur leur longue tige.

Celle-ci est comme un cerf volant. Elle paraît se détacher de la branche qui la porte et bondir

vers l'espace, mais elle est retenue, arrêtée comme par un fil invisible.

Celle-là fait élégamment la voltige comme un acrobate sur un trapèze.

Elle s'élance, plonge, se relève avec une souplesse et une grâce incomparables.

Cette autre s'agite fébrilement. Elle est toute vibrante, toute trépidante, impatiente de partir, de s'envoler.

En voici une qui danse à la corde avec frénésie.

Cette autre donne l'impression de battre de l'aile comme un oiseau blessé.

Et celle-ci est comme un bateau retenu au quai qui tire sur son amarre, la secoue, pour s'élancer sur la grande mer bleue illimitée, là-haut.

Elles sont comme une nuée de captives qui font tous les efforts possibles pour s'échapper.

Je regarde le jeu des feuilles.

Je respire le parfum des roses.

Tout mon être vibre d'une joie profonde.

Qu'il fait bon vivre !

Et tout à coup, je vois une feuille, une feuille jaunie, se détacher du rameau qui la porte. Je la vois osciller, voltiger dans l'air, portée par le vent, puis venir choir dans l'herbe, tout près de moi. Une feuille morte. La première de l'année.

La feuille qui tout à l'heure encore, se balançait légère parmi ses compagnes, gît maintenant sur le sol.

Je reste là atterré, comme devant une catastrophe.

Là, dans la splendeur de ce jour de juillet, dans toute la gloire de l'été, pendant que les roses embaument divinement, une feuille est morte. Il faisait bon vivre. Et maintenant, l'ombre de la mort plane sur moi. La mort impitoyable qui prématurément, fauche sans trêve, tant de jeunes vies ! vies des herbes et des plantes, vies des bêtes, vies humaines.

Je me sens le cœur oppressé, serré, comme devant la petite fosse béante qui devrait recevoir le corps d'un enfant chéri.

Oh ! la tristesse de voir tomber la première
feuille morte, un beau jour d'été, pendant que les
roses embaument...

Vente à l'enchère

Dans toute la paroisse de Chateauguy c'est aujourd'hui un bourdonnement animé comme celui d'une ruche à qui l'on vient d'enlever son miel. À la gare, dans les magasins, les restaurants, les gens parlent avec vivacité. À chaque maison, le boulanger jase avec les clients.

C'est que c'est aujourd'hui qu'aura lieu par autorité de justice la vente à l'enchère des meubles et de la maison du notaire Lasorgue qui est disparu mystérieusement il y a deux mois avec les argents qui lui avaient été confiés. Toutes les économies de la paroisse sont parties. Chacun est plus ou moins écorché. Quelques-uns perdent tout leur avoir.

Bien que la vérité soit connue depuis quelque temps, les gens ne peuvent accepter l'idée de la catastrophe, ils ne peuvent croire que c'est vraiment arrivé. Un homme si aimable, pas fier,

pas gênant du tout, qui vous parlait familièrement partout où il vous rencontrait, peut-on croire qu'il soit parti avec l'argent de la paroisse ? La chose paraît incroyable.

Et chacun se rappelle comme c'était simple et facile de bâcler les affaires avec lui. Pas besoin de tous ces papiers qui coûtent si cher chez les autres notaires. Il apparaissait chez vous à l'heure du dîner ou du souper.

– Tu n'aurais pas mille piastres à prêter à six pour cent sur une bonne hypothèque ? demandait-il.

Vous n'en aviez que huit cents.

– Je les prends, disait-il, bon enfant. Je trouverai les deux autres cents ailleurs.

Et il vous faisait signer un chèque pour huit cents.

– Vous passerez au bureau toucher votre intérêt, disait-il.

Au bout d'un an le prêteur allait demander son intérêt et le recevait fidèlement.

Un fermier était à labourer son champ ou à

faucher son grain. Le notaire survenait.

– On demande deux mille piastres sur garantie de première classe. J’ai pensé à toi. Tu as eu une bonne récolte de pommes et c’est là une belle occasion de placer ton argent à six pour cent.

Le fermier signait le chèque.

– N’oublie pas de venir réclamer ton intérêt.

– Ayez pas peur. On sera là.

Jamais les intérêts étaient en retard.

C’est le capital qui est envolé.

Tante Eulalie perd douze cents piastres économisées pendant des années par pièces de cinq et dix sous. L’oncle Moïse déplore la perte de deux mille piastres prêtées sur « garantie de première classe ».

– Oui, une hypothèque sur le bout d’un piquet, déclare-t-il d’un ton amer et sarcastique.

Tous ont été dupés.

La vente à l’encan cause de l’émou.

Tout le monde a visité la maison, inspecté les meubles : un piano en acajou, un ameublement de

salle à dîner en noyer, des tapis si beaux qu'on n'ose pas marcher dessus, des services de vaisselle en porcelaine, des tables de cartes, une horloge avec carillon, des « peintures à l'huile », deux gramophones, une collection de médailles, une douzaine de raquettes de tennis, une superbe automobile, etc.

– Les crachoirs de cette maison-là sont plus beaux que nos théières, déclare l'un des fermiers.

Il y a eu foule à la vente, foule de curieux, non d'acheteurs. Les prix réalisés ont été très bas.

– Comment voulez-vous acheter ? Personne n'a d'argent, disait l'un des spectateurs.

Le soir, après la dispersion des meubles, le calme se fait. Comme les abeilles qui ont été dépouillées, les paroissiens de Chateauguay vont se remettre à l'œuvre. Ils vont recommencer à faire des économies.

Statuette de la Vierge

Cet après-midi, tante Eulalie fouille dans ses boîtes. Elle a comme cela des journées où elle s'arrête de froter, de laver, de balayer, de nettoyer, où elle s'enfonce dans le passé avec toutes les vieilles choses d'autrefois qui lui rappellent les années de sa jeunesse, de sa famille en partie disparue. Elle remue religieusement de vieux objets qui sont précieusement serrés et qu'elle ne sort qu'à de rares intervalles.

Elle me montre une statuette de la Vierge tenant l'Enfant dans ses bras. C'est une délicieuse image en ivoire jauni trouvée dans l'ancien cimetière de Chateauguay qui se trouvait presque à côté de la maison de l'oncle Moïse. Les enfants du fossoyeur s'en servaient en guise de marteau pour casser des noix. Ma grand-mère qui passait les vit, arrêta et obtint la statuette en échange d'un pain. La huche du fossoyeur était

vide, me raconte tante Eulalie et sa femme eut tôt fait de troquer pour une miche la trouvaille faite par son mari en creusant une fosse. « Mais elle avait huit enfants », ajoute tante Eulalie en manière de justification.

Les noix étaient dures cependant et, à les vouloir casser, les gamins avaient brisé la tête du Jésus. Très simplement, tante Eulalie l'a remplacée par une figure en faïence provenant d'une minuscule poupée qu'elle a collée tant bien que mal sur l'ivoire jauni.

Je prends dans mes mains la vieille statuette provenant d'une tombe inconnue, j'admire le travail délicat, la pureté et la douceur de l'expression, le charme de cette figure, et je souris en regardant la tête de poupée en faïence qui représente maintenant l'enfant Jésus.

Je remets pieusement à tante Eulalie cette relique du passé qu'elle a sortie aujourd'hui de quelque boîte et qui restera ensevelie pendant des années dans l'ombre et le silence.

La montre perdue

Le train de quatre heures était arrivé depuis quelques minutes, il avait jeté à la petite gare une douzaine de voyageurs qui, sortant de l'étuve de la ville, respiraient avec délices l'air frais de la campagne. Ils suivaient l'étroit trottoir en béton et, sans hâte, se rendaient chez eux.

Coiffée de son éternelle capuche noire, tante Eulalie sarclait les fèves dans son jardin lorsqu'en levant la tête, elle vit deux femmes arrêtées, courbées en deux et paraissant chercher quelque chose dans l'herbe à côté de la route. Un peu surprise, elle les observa un moment, les mains appuyées sur sa pioche. Ce qu'elle voyait, c'était deux croupes, l'une enveloppée d'une jupe bleue à gros pois blancs et l'autre, gainée de vert. Les deux femmes fouillaient de leurs mains parmi les trèfles d'odeur et le mil, à côté du trottoir, près de la clôture. Elles écartaient les

hautes herbes, avançant, reculant, toujours courbées, la croupe proéminente.

Tante Eulalie sortit du carré de fèves et, lentement, s'avança vers les deux étrangères, mais en restant en dedans de son terrain.

– Vous cherchez quelque chose ? demanda-t-elle timidement.

Les deux femmes se redressèrent. Celle à la robe bleue à pois blancs, une grosse blonde fanée, tout le sang à la tête d'avoir été ainsi penchée regarda un moment tante Eulalie sans parler.

– Oui, j'ai échappé ma montre, dit-elle enfin, et je ne la trouve pas.

Elle paraissait furieuse et elle avait répondu sur le ton qu'elle aurait pris pour dire : On m'a chipé ma montre.

– C'est une montre d'or que son mari, l'avocat Leriche, lui a donnée, l'an dernier au jour de l'an, expliqua sa compagne, vêtue de vert.

– J'ai eu l'idée de regarder l'heure et je ne sais comment la chose s'est faite, la montre m'a glissé des mains et on dirait qu'elle se cache dans

l'herbe, déclara M^{me} Leriche.

Tante Eulalie se pencha à son tour, regardant dans le fouillis d'herbe près de la clôture, pendant que la femme de l'avocat plantée toute droite maintenant, suivait tous ses mouvements.

– C'est vrai, on dirait qu'elle se cache, je ne peux la trouver, déclara à son tour tante Eulalie.

– C'est bien curieux de ne pouvoir, à trois, trouver cette montre, fit d'un ton aigre M^{me} Leriche.

Elle écartait maintenant avec la pointe de son soulier les tiges de trèfle et ses yeux fouillaient parmi toute cette verdure, mais sans succès.

Les trois femmes cherchèrent longtemps. La montre resta introuvable.

– Je ne peux pourtant pas passer la journée ici. Je suis trop fatiguée pour continuer à chercher. Je reviendrai demain. Si vous la trouvez, laissez-le moi savoir immédiatement, fit M^{me} Leriche en se tournant vers tante Eulalie.

Et raide, bourrue, hargneuse, elle s'éloigna avec sa compagne.

La mine consternée comme s'il lui fût arrivé un malheur, tante Eulalie les regarda disparaître au tournant de la route,

– Ma vérité, à la voir et à l'entendre, on dirait que c'est de ma faute si elle a perdu sa montre, se dit-elle en retournant sarcler ses fèves.

Le lendemain, il plut à torrents et M^{me} Leriche resta chez elle, mais vers le soir, elle envoya un commissionnaire pour s'informer si la montre n'avait pas été trouvée.

Le matin du jour suivant, comme si elle eût été dans l'obligation de trouver le bijou perdu, tante Eulalie se mit à chercher. Il faisait très chaud, mais la brave fille armée d'un vieux râteau en bois écartait les herbes, s'attendant toujours à apercevoir un objet doré, luisant. Elle se dépensait depuis plus d'une heure et rien.

Elle allait renoncer à la tâche lorsque soudain, elle découvrit l'objet qu'elle cherchait avec tant d'obstination. Lorsque M^{me} Leriche l'avait si maladroitement échappée, la montre était tombée comme dans un nid entre la tige d'un gros artichaut et une large feuille de la plante.

Toute joyeuse, tante Eulalie courut à la maison. Elle enleva ses vieux vêtements et mit sa robe noire du dimanche afin d'aller porter la montre à la dame, au village. En dépit de ses soixante-quatre ans et de la chaleur, elle allait d'un bon pas étant toute à la joie d'avoir trouvé l'objet perdu. De temps à autre, elle mettait la main dans sa poche de robe afin de s'assurer que la montre était toujours là. Le mille et demi qui sépare la vieille maison blanche du village fut fait rapidement.

Tante Eulalie n'eut pas à chercher. Devant la maison de l'avocat, elle aperçut M^{me} Leriche qui se reposait dans un hamac aux couleurs éclatantes. Ce que l'on voyait tout d'abord en approchant, c'était ses grosses jambes et ses grosses cuisses que sa robe remontée très haut laissait à découvert. Le spectacle n'était pas pour enthousiasmer tante Eulalie, mais malgré son dégoût, elle fit bonne contenance.

– Bonjour madame, je viens vous porter votre montre, fit-elle en tendant le bijou d'or qu'elle sortit de sa poche.

Elle était toute fière, toute glorieuse.

L'autre, étalée dans son hamac, ses grosses jambes écartées, prit la montre, l'examina un moment en silence, comme pour voir si c'était bien la sienne, puis elle l'approcha de son oreille.

– Elle est arrêtée, fit-elle d'un ton de reproche. J'espère qu'elle n'est pas brisée.

– Bien sûr qu'elle est arrêtée. Vous l'avez perdue il y a deux jours.

– Je pensais de l'avoir hier soir fit M^{me} Leriche avec un accent agressif. J'ai envoyé un jeune homme pour la chercher. C'était un garçon fiable, vous savez.

– Je ne pouvais la donner hier soir car je ne l'ai trouvée que tout à l'heure.

– C'est une montre que mon mari m'a donnée ; elle coûte cher et je n'ai pu dormir tant j'étais inquiète.

Et ce disant, elle remonta sous ses épaules le coussin qui avait glissé sous son dos dans le hamac.

– Et où était elle ? demanda la femme de

l'avocat.

– Imaginez-vous qu'elle était nichée entre la tige d'un artichaut et une grosse feuille.

– Vous ne devriez pas garder des mauvaises herbes comme ça ; vous devriez les couper, les arracher, déclara M^{me} Leriche.

Tendant le bras, elle prit sur une petite table à côté du hamac un verre d'orangeade et en but lentement une gorgée.

Mince, étroite, enveloppée de sa robe noire des dimanches, tante Eulalie se tenait debout à côté de cette matrone aux grosses jambes et aux grosses cuisses étendue dans son hamac.

M^{me} Leriche remonta lentement sa montre.

– J'espère qu'elle n'est pas brisée, fit-elle de nouveau.

Sur ce, elle fit un petit salut de la tête et d'un geste de la main congédia la pauvre femme qui lui avait rapporté la montre.

Alors, les jambes molles de fatigue, la gorge altérée par la soif, le dos en sueurs, sans une petite récompense, sans un mot de

remerciements, sans une offre de s'asseoir ou de se rafraîchir, tante Eulalie beaucoup moins glorieuse qu'au départ reprit sous le brûlant soleil le chemin du retour.

La musique

Dearest est entrée à côté un moment pour payer son compte de lait et de légumes.

Une cousine en visite assise devant l'harmonium jouait de vieux airs doux et graves.

– Il n'y a rien que j'aime au monde comme la musique, déclare avec conviction tante Eulalie.

– Et est-ce que vous ne jouez jamais sur cet instrument ? demande Dearest.

– L'été, quand vous êtes ici, je n'ose pas parce que je ne sais pas jouer, mais l'hiver, lorsque nous sommes seuls, j'essaie. Quand j'étais jeune, j'aurais tant aimé à apprendre le piano, mais nous étions trop pauvres pour payer les leçons et j'ai dû y renoncer. Mais vous, vous savez faire de la musique, jouer du piano ? fait-elle en s'adressant à Dearest.

– Mais oui. J'ai appris pendant huit ans.

Lorsque je me suis mariée, j'avais un piano.

– Qu'en avez-vous fait ?

– Je l'ai vendu parce que mon mari n'aimait pas ça.

– Vous aviez un piano et vous l'avez vendu !
Bien moi, je ne me serais pas mariée, déclare énergiquement tante Eulalie.

La morte inconnue

Une jeune émigrante écossaise, servante au village, s'est noyée cette semaine en se baignant. Elle avait dix-neuf ans. Personne ne sait son nom. Dans la maison où on l'employait, on l'appelait Jane. Sa famille là-bas, ne pourra être avertie de sa mort. Ses parents qui ne recevront plus jamais de ses nouvelles croiront qu'elle les a oubliés.

La pauvre fille a été enterrée ce matin. Et la femme du fossoyeur toujours vêtue de noir qui traîne péniblement ses soixante-dix ans déclare : C'est une chance que cette garce-là se soit noyée. Avec les dix piastres que mon vieux a reçues pour creuser la fosse, on pourra payer notre loyer du mois.

Marche funèbre

Tragique et noir, le soir tombe.

Et brusquement, dans le calme lourd, passe comme un gémissement étouffé dans les cimes des grands ormes.

À l'horizon, d'énormes nuages tumultueux et sombres s'entrechoquent, semblent vouloir escalader le ciel.

De nouveau, la plainte se fait entendre, lente, profonde, douloureuse.

Une plainte déchirante qui va jusqu'au fond des entrailles.

Quelque part, là-bas, une femme aimée va mourir.

Les branches des grands ormes s'agitent désespérément comme des bras, des bras qui s'élèvent et s'abaissent avec fièvre et qui, impuissants, retombent tout le long du corps.

Là-haut, dans la cime touffue des ormes centenaires, passe la plainte angoissante. Leurs rameaux s'agitent comme des poings furieux qui se crispent et se tordent.

Et le désespoir gémit et hurle inlassablement.

Plus forte se fait entendre la plainte. C'est un cœur qui se brise. Un instant, le gémissement cesse. Les branches s'agitent longuement, lentement, comme pour éventer une figure à l'agonie.

Pendant quelques secondes, le silence se fait, un silence tragique, solennel.

Un souffle doux comme un dernier soupir passe dans l'air.

Une plainte immense, une plainte comme il n'en fut peut-être jamais poussée, emplît tout le soir.

Quelque part, là-bas, une femme aimée est morte.

Des yeux d'amour se sont fermés pour toujours.

Le gémissement reprend plus fort, plus

profond, plus lamentable, plus véhément que jamais.

Le désespoir éclate dans toute sa frénésie.

C'est comme un vomissement de blasphèmes et de malédictions ; un rugissement de furieuses imprécations.

Des gouttes d'eau lourdes comme des larmes, glissent sur les feuilles, tombent sur le sol. Elles ruissellent, et c'est comme si tous les pleurs de la terre coulaient en ce moment.

Un assourdissant fracas de tonnerre éclate. De fauves lueurs strient le firmament apocalyptique et un déluge s'abat sur la cime touffue des grands ormes qui gémissent dans le soir devenu plus noir.

Les arbres s'agitent tout entiers comme des poitrines secouées par des sanglots.

Ô morte lointaine, comme tu étais aimée !

Et la plainte gémit toujours dans la nuit qui succède au soir.

*

Maintenant, le calme s'est presque fait. La nuit infinie enveloppe le monde.

Les branches des grands ormes s'agitent faiblement comme des encensoirs, des encensoirs qui encenseraient la douce figure d'une morte aimée. De longs rameaux, comme de souples et mouvantes tentures de deuil, frémissent dans le mystère des ténèbres.

Et dans l'eau, le pâle reflet de la lune semble être la blanche figure de la morte qui, avant de descendre dans l'éternel tombeau, dresse vers l'amant lointain, ses yeux encore extasiés d'amour.

Nocturne

La nuit tiède, étrange et mystérieuse.

Un épais brouillard enveloppe toutes choses. Les arbres, les maisons, les poteaux télégraphiques sont submergés par cette blancheur humide qui couvre la terre. La rivière est disparue, effacée par ce voile opaque. Elle roule invisible sous cette vapeur. L'on n'aperçoit rien, l'on ne distingue rien que le sommet des hautes tours de fer servant à la transmission de la force électrique qui, surnageant au-dessus du brouillard, ont l'apparence de mâts de goélettes voguant sur l'immensité de la mer grise ; rien que quelques sombres masses de feuillage, que quelques cimes de peupliers, que quelques toits qui semblent flotter dans l'air, et une fantastique lune jaune entourée d'un halo violet et verdâtre.

Et un homme marche dans la solitude.

Sous les grands arbres, près de la petite

maison blanche, il va et vient dans la nuit tiède, étrange et mystérieuse.

Il marche depuis longtemps. Sur la terre grise, pâlement éclairée par la lune, il va d'un pas lent, régulier.

Peu à peu, tous les bruits se sont éteints. Un calme immense plane sur la campagne. Les arbres, les habitations, dorment enveloppés dans le brouillard.

L'homme marche toujours.

Là-bas, au loin, quelques lumières s'aperçoivent faiblement. Ce sont les demeures des humains : là où l'on souffre.

Et l'homme marche interminablement, sans trêve. Parfois, sa chaussure heurte un caillou, sa semelle rend un son mat, et il continue son va-et-vient monotone dans la nuit.

Il marche depuis des heures.

Partout, l'on doit dormir. Lui seul veille. Sous les grands arbres, près de la petite maison blanche, il va dans le brouillard gris. Il va tel un fantôme errant. Il fait quarante, cinquante pas,

puis il revient à son point de départ. La nuit et le brouillard l'enveloppent et l'on ne peut distinguer sa figure.

Il va la tête légèrement penchée en avant.

À un moment, il soulève son chapeau, et la lueur de la fantastique lune jaune entourée d'un halo violet et vert frappe son crâne chauve.

Il a vécu ; il a souffert.

L'homme va dans la nuit tiède, étrange et mystérieuse ; il va dans le brouillard blanc qui submerge les maisons, les arbres, les poteaux télégraphiques, les choses. Il évoque le souvenir de l'aïeule que l'on a emportée de la petite maison blanche, par un clair matin d'automne, il y a des années, pour aller la déposer dans le cimetière, à côté de la vieille église : il songe aux siens qui reposent sous le toit de celle qui est partie pour ne jamais revenir. Il sait que ces figures jeunes et blondes vieilliront, se flétriront et mourront. Il sait que son heure à lui approche. À travers la nuit, le brouillard, l'étendue, il sait que la faucheuse inéluctable s'en vient. Il croit la voir accourir du fond de l'espace. Il se demande

s'il n'entend pas son pas dans le lointain, s'il ne la verra pas surgir. Il a peur de sentir son souffle le frôler. Il est tenté de porter les mains en avant pour la repousser, pour l'éloigner. Il voudrait crier, hurler, mais il sait la vanité de la lutte et, de désespoir, il marche dans la nuit...

Et tandis que tous les êtres dorment, oublieux du dénouement, de l'heure fatale, lui, il va dans le noir, dans le brouillard. Et au-dessus d'une vaste flaque d'eau et de boue, entre les rameaux des grands arbres qui s'agitent comme des tentures de deuil, la fantastique lune jaune, au halo violet et vert luit, telle une lampe funéraire au-dessus d'un grand catafalque.

Sunt lacrymae rerum

Le petit acacia est mort.

Planté à côté du perron, il balançait doucement l'été, à la brise ses grappes rose pâle au-dessus du toit de la vieille maison blanche.

Le jour de notre arrivée, il était tout fleuri, tout pimpant. Gentiment, joyusement, il agitait ses aigrettes délicatement teintées, comme pour nous accueillir, nous souhaiter la bienvenue. Il semblait tendre vers nous des bras pleins de tendresse. En l'apercevant, une profonde allégresse était entrée en moi.

À cette heure, le petit acacia fleuri était comme l'enseigne du bonheur. Ses rameaux fins, droits, gonflés de sève, dressaient vers l'azur, vers le soleil, leurs grappes rose pâle.

Pendant des jours, il nous tint sous la magie de son charme et de sa grâce.

Et maintenant, le petit acacia est mort.

Je n'avais pas remarqué tout d'abord que le tronc était tout piqué de trous de vers et de larves. Il en était pourtant ainsi. De patients et persévérants destructeurs avaient de leurs vrilles acérées silencieusement percé et perforé l'arbre, l'avaient rongé jusqu'au cœur, lui avaient infligé des douzaines de blessures à peine perceptibles, mais mortelles. Depuis longtemps, le petit acacia se mourait. Même, il y a deux ans, on l'avait amputé de son principal rameau et la mince tige qui, le jour de notre arrivée, balançait un bouquet rose pâle au-dessus du toit de la vieille maison blanche, n'était qu'une repousse.

L'arbre a fleuri cet été, mais il était frappé à mort, condamné.

La vieillesse solitaire

Comme je franchissais la petite barrière du verger en arrivant, j'ai aperçu dans le jardin, à côté, une vieille femme à cheveux blancs avec tante Eulalie. Toutes deux, elles regardaient les rosiers chargés de fleurs. Je ne voyais la visiteuse que de dos et ne pouvais la reconnaître, mais elle semblait très âgée. Elle avait la tête penchée et paraissait maigre et sèche.

– Nous avons de la visite aujourd'hui, me dit un moment plus tard l'oncle Moïse en m'apercevant.

– Oui ? fis-je, songeant à la figure entrevue dans le jardin.

– Ta tante Odile.

– Vous pouvez bien lui donner ce nom si cela vous plaît, mais jamais une femme ne m'a été étrangère comme elle.

Oui, étrangère, plus même qu'étrangère, car j'éprouve contre elle comme un sentiment de révolte. Jeune encore elle est devenue veuve avec un fils unique. Bigote à outrance, son désir dès ce moment, a été de faire de ce fils un prêtre. Elle l'a élevé dans toutes les pratiques de la piété ; elle l'a poussé dans la vie religieuse.

À peine adolescent, il est entré dans l'ordre des Franciscains. Elle l'a vu avec joie revêtir la robe de bure et chausser les sandales. Avec allégresse, elle a consenti aux longues séparations. Son fils a reçu le sacrement de l'ordre. Il a obtenu le titre de père. À ses pieds, elle s'est agenouillée au confessionnal et lui a fait l'aveu de ses fautes ; elle l'a vu officier à l'autel, offrir le sacrifice et l'a entendu prêcher aux fidèles.

Sa joie alors a été complète.

Peu à peu, cependant, elle a vu son enfant, frêle et délicat, maigrir et se dessécher. En quelques années, le dur et sévère régime des Franciscains a épuisé son organisme, son peu de vigueur. La tuberculose l'a lentement emporté, et

la mère a eu le temps de le voir dépérir, de le voir s'en aller, et il est mort, il y a longtemps déjà.

Maintenant, la mère est seule au monde. Elle est seule, effroyablement seule et désolée. Elle est seule par sa faute, car c'est elle-même qui a dirigé son unique enfant vers une vocation que sa débile constitution lui interdisait. C'est elle qui, volontairement, de gaieté de cœur, l'a poussé vers la tombe qui s'est prématurément ouverte.

Comme une vision de cauchemar m'apparaît à ce moment la vieille femme à cheveux blancs, la tête penchée, sèche et triste, que j'ai aperçue en arrivant. Elle rentre à la maison avec tante Eulalie. Vêtue de noir, elle s'avance toute courbée, le teint d'une blancheur de cadavre. Elle a une figure sans expression et ses yeux sont vitreux, sans vie. Ses vêtements font songer à un suaire, et elle-même, donne l'impression de sortir d'un cercueil dans lequel elle aurait été enfermée pendant des années.

Ma tante ? Jamais ! Mais une étrangère. Je n'ai aucune sympathie, aucune pitié pour elle. Sa tristesse et sa désolation me laissent insensible.

Avant tout, elle a été une bigote. Elle n'a pas su être une mère, et devant l'effroyable misère de sa vie solitaire, je reste froid, glacé.

Vers le gouffre éternel

Une immense détresse m'étreint.

Cela a commencé cet après-midi je crois, alors que Pierre en jouant me mettait des cailloux dans la main pendant que je me promenais les bras derrière le dos. Je lui renvoyais le silex ainsi qu'une balle puis il le lançait ensuite dans la rivière. Je voyais le galet décrire une trajectoire, frapper l'eau et disparaître. C'était là une chose simple, banale, insignifiante, mais ce geste m'emplissait d'une tristesse sans nom. En voyant la pierre s'enfoncer, je songeais que je ne la reverrais jamais plus, et à cette heure, elle était l'image de cette quotidienne disparition des êtres et des choses que nous aimons qui, malgré nos désespoirs, s'en vont à tout jamais.

Ce symbole me mettait l'âme en deuil.

Le soir, assis sur la véranda, en face de la rivière, sous le grand ciel plein d'étoiles, je songe

encore aux cailloux lancés dans l'eau par Pierre, aux cailloux tombés à l'abîme éternel. Je pense aussi à tous ceux qui sont disparus, que je ne reverrai jamais. Je me dis que nous-mêmes, dans la main du destin, nous sommes comme ces galets que Pierre d'un geste de sa main envoyait au gouffre. Une voix intérieure me crie que bientôt, ce sera fini de nous, éternellement. D'un ton fatidique elle me clame qu'une fois disparu, ni dans mille ans, ni dans cent mille ans, ni dans cent millions d'années, je ne reparaitrai sur la terre. Elle me dit cette voix que les millions d'astres qui brillent au ciel s'éteindront sans que je revienne goûter la douceur d'un soir comme celui-ci.

Et par la fenêtre ouverte, j'entends dans la chambre à côté, le tic tac de l'horloge. Dans le soir, dans le silence solennel, il résonne avec une extraordinaire intensité. C'est comme un furieux bruit de sabots sur la route, une galopade effrénée des heures qui tombent à l'abîme, des heures qui nous mènent vers la mort, des heures qui nous emportent vers le néant...

Mandoline épileptique

La nuit est noire, chaude, ardente.

Par malchance, je suis obligé de retourner à la ville et, à contrecœur, je me dirige vers la petite gare tout près. Les ténèbres sont si épaisses que l'on ne distingue rien, absolument rien. Les maisons, les arbres sont noyés dans l'obscurité. Je marche à l'aveuglette et, sur le trottoir en ciment, j'écrase de petites grenouilles.

L'air est lourd, brûlant ; c'est comme s'il y avait là tout près, des bouches de calorifères. Un malaise m'accable comme un vêtement humide.

Comme j'arrive à la station, j'entends des sons saccadés, stridents, criant la passion, la démence. Ce sont des notes dures, drues, trépidantes, épileptiques, ardentes comme la nuit, furieuses comme un appel des sexes. Par moment, cela ressemble à un miaulement de chat, à un hurlement de chien, à un coassement de

grenouille. C'est simplement un tzigane du cru qui torture sa mandoline. Les habitués de la gare et les voyageurs qui attendent le train, sont là groupés, tassés autour de lui, tout vibrants. Ils se font chatouiller le tympan par cette folle et frénétique musique.

Et le virtuose joue comme un enragé, comme un malade affligé de la danse de saint Guy. Il joue sans répit, sans relâche. J'ai l'impression que ces sons produisent sur ces hommes et ces femmes pressés les uns sur les autres le même effet que la main à rebrousse-poil sur l'échine d'un chat.

Je veux m'éloigner pour échapper à cette sérénade obsédante, à cette sérénade de cauchemar qui me fatigue, m'agace et m'exaspère. Je m'enfonce dans les chaudes ténèbres que les gros yeux verts et rouges des sémaphores tentent en vain de percer, mais je suis poursuivi par ces sons de mandoline qu'on écorche et qui ressemblent par moments à un miaulement de chat, à un hurlement de chien, à un coassement de grenouille.

Que fait donc ce train qui n'arrive pas ?

Cette attente est crispante.

Au milieu de ses auditeurs, le tzigane joue plus frénétiquement que jamais de son instrument. Il le martyrise avec rage. Il lui arrache des cris qui raclent les nerfs.

Dans cette nuit chaude, dans ces ténèbres cette passionnée, folle et farouche musique est comme l'âme de la nuit noire, chaude, ardente.

Et au bord d'un fossé, je trébuche sur un couple qui s'étreint furieusement.

L'inaccessible étoile

Pendant tout le long du jour, le long et mince ormeau qui se penche sur la rivière semble sommeiller. Aucune de ses branches ne bouge, aucune de ses feuilles ne remue. On croirait qu'il fait la sieste, qu'il dort au soleil. Les étourneaux et les grives qui se posent parfois sur lui ne troublent pas sa quiétude. Il baigne béatement dans la lumière et la chaleur au bord de l'eau calme. Il est indifférent au va-et-vient des passants, des autos qui sillonnent la route.

Le jeune ormeau se penche sur la rivière comme le pêcheur à la ligne qui attend que le poisson morde à l'hameçon. Il a un air méditatif. Peut-être qu'il regarde simplement couler l'eau...

Mais le soir, lorsque l'obscurité se fait, le jeune ormeau semble s'éveiller. Il agite doucement ses rameaux comme une femme sa chevelure au réveil. Il vit d'une vie mystérieuse.

Lentement, doucement, ses branches se balancent en un rythme étrange. Ses feuilles font entendre un murmure indistinct. La nuit se fait. Les ténèbres enveloppent les champs. Dans le grand silence, le jeune ormeau est pris d'une agitation inquiète. Le sommet de sa tige formé de cinq branches s'abaisse et se redresse. C'est comme une main qui s'allonge et tente de saisir quelque chose.

Calfeutrés dans leur maison aux chambres basses et étroites, les campagnards, après leur journée de labeur sont plongés dans un lourd sommeil. La tête enfouie dans l'oreiller sale, ils dorment profondément, faisant parfois entendre un sourd geignement. Les habitants dorment, mais le mince petit ormeau penché au-dessus de la rivière, si noire la nuit, agite incessamment ses rameaux en forme de main. Dans les ténèbres, dans le silence, cette main se dresse, se tend, s'élançait dirait-on, vers une lointaine étoile au fond du firmament. Pendant des heures, le geste vain, inutile, se répète inlassablement. Toute la nuit pendant que les vieux accablés de fatigue et d'années et les jeunes en proie aux rêves de

l'adolescence dorment dans leur lit, la main se dresse, s'élève comme si elle voulait saisir une fleur, un fruit, là-haut.

Parfois, l'on entend un chien qui jappe, un autre qui lui répond. Le silence brisé un moment se fait ensuite plus profond, et dressé au bord de la rivière si sombre, le jeune ormeau agite vers le ciel ses rameaux en forme de main. Ils se dressent, il s'élancent. Quel fabuleux espoir, quel éperdu désir les agitent donc ?

Inlassablement chaque nuit, la tige en forme de main du petit ormeau penché au-dessus de la rivière tente vainement de saisir une pâle étoile au fond du firmament.

Sur Maria Chapdelaine

– Avez-vous lu *Maria Chapdelaine* ? demande Dearest à la femme du fossoyeur qui est arrêtée à la maison en passant.

– Ah ben non ! J’ai commencé à le lire en feuilleton, mais je l’ai laissé là. Ça a ben trop l’air habitant. C’est trop comme nous autres, c’est notre vie, ça. Pas besoin de la lire ; on a assez de la vivre.

Ah, écrire un livre qu’une pauvre ignorante refuserait de lire parce que c’est trop le miroir de la vie, quel rêve !

Pierre est revenu ce matin de chez sa grand-mère. Cécile raconte que chaque jour il se faisait payer pour dire ses prières.

– Il se fera curé, c’est clair, a déclaré une visiteuse, il a la vocation. Avec ces dispositions,

il sera peut-être évêque un jour.

Chaque soir, au moment où le soleil se couche, une fleur de dahlia, au coin de la véranda, une énorme fleur rouge, insignifiante, banale et laide, s'avive, prend un ton chaud, lumineux, se transfigure.

Pendant une minute ou deux, elle est comme une rose merveilleuse que l'on voudrait voir parer la femme aimée. Puis, le soleil disparu, elle redevient la vulgaire fleur du dahlia, insignifiante, banale et laide.

La Carpe

Chaque jour, lorsque nous passons par là, il fume tranquillement sa pipe. Nous ne savons pas son nom. De métier ou d'occupation, il ne paraît pas avoir. Mais, chaque après-midi, derrière sa maison, en manches de chemise, un ancien chapeau de paille sur la tête, assis sur une longue planche posée sur deux bûches, et qui forme une manière de banc, il fume béatement, le dos appuyé à une corde de bois.

Sa figure ressemble étonnamment à une tête de carpe et c'est là le surnom que nous lui avons donné : La Carpe.

Autour de lui, dans un sol sablonneux, rempli de cailloux, sont quelques sillons de pommes de terre et de maïs, et quelques rangs de fèves.

La Carpe regarde pousser ses légumes en fumant.

Sa vieille maison blanchie à la chaux paraît se reposer comme son maître. Elle penche de côté, telle une aïeule qui boîte. Et tout devant, est une étroite et curieuse corbeille fleurie rose, jaune et bleu.

On dirait une petite tombe sur laquelle on aurait planté des fleurs artificielles.

Sur la clôture sèche une culotte d'enfant. Et dans la rue, un gamin de cinq ans environ, à figure de carpe, le ventre gonflé comme celui d'une femme enceinte, court et s'ébat, les fesses à moitié cachées par le jupon de sa petite sœur.

Clameur nocturne

La lune comme un énorme ballon jaune se lève juste au-dessus de la grange, en haut du coteau, de l'autre côté de la rivière.

La grande paix du soir enveloppe la campagne.

Les hauts liards semblent se recueillir et une étoile vient d'apparaître dans la profondeur du ciel.

L'heure est douce infiniment. Et toute la vie devrait ressembler à ce moment.

Soudain, un cri sauvage, déchirant, un appel désespéré nous arrive. Il se répète encore et encore.

C'est une clameur sinistre. De loin, elle se fait entendre, de plus en plus profonde, tel un hurlement de détresse. Voix d'un être qu'on égorge ou d'un homme qui se noie ?

Un souffle de terreur passe dans l'ombre qui enveloppe la terre. La paix auguste du soir est brisée, anéantie.

Le cri roule sur la rivière, s'étend sur la campagne, pénètre violemment dans les maisons.

Là-bas, le rugissement continue. C'est une clameur de meurtre que l'écho multiplie.

Et son mégaphone rivé à la bouche, le capitaine de l'équipe de canotiers qui entraîne ses hommes, vocifère furieusement : One, two ! one, two ! one, two ! pendant que les avirons plongent énergiquement dans l'eau et que les rameurs pantelants, haletants, exténués, se tendent dans un effort surhumain dans l'espoir de vaincre leurs adversaires par une demi-longueur aux prochaines régates !

Les revenantes

Comme elle arrivait chez elle un soir d'août vers onze heures, après avoir passé la veillée chez une amie, Antoinette Denault aperçut trois hommes qui sortaient précipitamment de la cour de la maison en dissimulant quelque objet sous leurs habits. Effrayée, Antoinette se rangea au bord du trottoir, le long de la clôture, pour les laisser passer. Il faisait si noir quelle ne pouvait distinguer leurs figures ; elle avait même si peur qu'elle n'osa les regarder et encore moins crier bien qu'elle l'eût voulu. Lorsque les trois individus eurent disparu dans les ténèbres, Antoinette entra chez elle et, tout énervée, raconta à sa mère ce qu'elle avait vu.

– Ils ont dû voler quelque chose, déclara celle-ci.

– Ils ont sûrement volé quelque chose, approuva Antoinette.

Il se fit une pause puis M^{me} Denault demanda :

– Tu n’as pas reconnu ton père ? Tu ne sais pas s’il était dans le lot ?

– Je n’ai reconnu personne, répondit Antoinette.

M^{me} Denault sortit un moment de la pièce, se dirigeant vers l’arrière de la maison, là où était la chambre de son mari. Comme elle le prévoyait, il était absent. Sa conviction fut vite établie.

– Oui, ils ont volé quelque chose, mais quoi ? se demandait M^{me} Denault.

Et les deux femmes, la mère et la fille, se tenaient là l’une devant l’autre, les mains pendantes de chaque côté d’elles, s’interrogeant du regard.

Alors, M^{me} Denault qui avait l’expérience de la vie et plus de philosophie que sa fille, sachant que toute recherche dans le moment ne donnerait aucun résultat remarqua :

– Nous le saurons certainement demain et ce sera toujours assez vite.

Alors, après avoir causé un moment d’autres

choses, les deux femmes se séparèrent et montèrent à leurs chambres.

Elles furent levées à bonne heure le lendemain matin, un dimanche.

M^{me} Denault n'eut pas besoin de faire de longues recherches. Sur le trottoir, juste en face de la maison, à quelques pas de la barrière, était la tête et la moitié d'un cou de poule. Détail répugnant, cette tête n'avait pas été tranchée, mais brutalement arrachée, d'un vigoureux effort. Un peu plus loin était une autre tête décollée de la même manière. Quant aux corps des deux poules, il était évidemment inutile de les chercher. Des taches rouges sur le trottoir indiquaient le chemin suivi par les chenapans après leur vol. Ces indices conduisaient jusqu'à la rue des Noyés formée d'une centaine de bicoques.

M^{me} Denault était affligée et indignée de cet acte de maraude. Après avoir suivi les dernières traces sanglantes elle revint en toute hâte chez elle. Elle était impatiente de compter ses poules. En arrivant, elle prit une tasse de blé dans un sac dans sa cuisine, puis sortant sur son perron, se

mit à appeler ses volailles. À sa voix, la bande arriva à la course. M^{me} Denault lança alors une grande poignée de grains blonds. Le blé s'éparpilla sur le gazon et les poules se mirent à picorer avidement. M^{me} Denault les compta rapidement. Elle en avait vingt-sept. Elle n'en trouva plus que vingt-deux. Donc, on lui en avait volé cinq. M^{me} Denault se sentit très malheureuse. Certes, deux poules, c'était déjà une perte, mais cinq ! Et intérieurement, elle maudissait les féroces maraudeurs tout en se disant que son mari était probablement du nombre.

– C'est lui et ses amis qui ont fait le coup, disait-elle.

Les deux poules auxquelles on a arraché la tête ont servi à faire un excellent fricot dont quelques compères sans scrupules se sont régalés en vidant en même temps quelques bouteilles de bière. Quant aux trois autres, les trois vivantes, on les a enfermées dans un vieux hangar avec quelques autres poulettes racolées à droite et à gauche, au hasard de la maraude. Pendant des jours, des gerbes d'avoine dérobées dans un

champ voisin ont pourvu à la subsistance des poules. Plus tard, des javelles de sarrasin récoltées la nuit les ont tenues en bon état, mais lorsqu'il ne resta plus rien à glaner dans les champs, la famine commença à se faire sentir chez les prisonnières. Leur nombre diminua d'ailleurs. L'une des trois poules de M^{me} Denault et une autre provenant d'un poulailler rapproché servirent à faire un autre fricot. Les deux survivantes du troupeau de M^{me} Denault songeaient peut-être vaguement, dans leur cervelle de poule, aux claires poignées de blé que la bonne M^{me} Denault leur lançait chaque matin sur le sol. Elles n'avaient pas alors à se préoccuper de leur subsistance. Elles vivaient heureuses comme des rentières. Maintenant, elles passaient des jours sans picorer autre chose qu'un criquet égaré.

Un midi, quelqu'un ouvrit la porte du hangar, mais étant appelé ailleurs, s'éloigna en négligeant de la refermer. Les deux poules de M^{me} Denault sortirent alors du bâtiment où leurs ravisseurs les avaient tenues cachées et elles firent quelques pas comme pour s'orienter. Elles s'aventurèrent dans

la rue et s'éloignèrent. Elles rencontrèrent trois automobiles, dont l'une faillit les écraser, quatre voitures, des hommes, des femmes et un enfant. Elles allaient sur la route, picorant avidement ce qu'elles trouvaient. Un obscur instinct les poussait, les dirigeait vers leur ancienne demeure. Elles arrivèrent ainsi devant leur cour et brusquement, elles s'élançèrent comme deux coureurs au signal. Elles se précipitaient vers l'enclos familial. Leurs compagnes d'autrefois formaient là un groupe avec le coq au milieu. Les voyageuses se joignirent à elles et, tête baissée, remuantes, affamées, se mirent à chercher leur nourriture. De sa véranda où elle se trouvait, M^{me} Denault aperçut les revenantes, maigres, affamées. Le cœur lui fit un saut. Elle courut au grenier et en redescendit du blé dans son tablier. Alors, remise en joie, comme dans un geste de bénédiction, elle lança de grandes poignées de grains qui brillaient au soleil comme des pépites d'or.

Vanitas vanitatum

Tante Eulalie dévaste le jardin.

Elle moissonne les roses ; elle les cueille toutes, jusqu'à la dernière et en fait une énorme gerbe. Une demi-heure après, je la vois s'éloigner dans sa robe noire du dimanche, emportant ses roses.

D'autres femmes passent, les bras également chargés de fleurs.

Je m'informe.

Ce sont les Quarante Heures et les dévotes veulent orner l'autel.

Le soir, je fais une promenade dans la direction du village.

Une procession de vieux et de vieilles se dirige lentement, péniblement, vers l'antique église. Ils sont courbés, cassés, misérables et laids. Leurs vêtements déformés, démodés,

déteints, et trop amples, paraissent avoir été faits pour d'autres êtres plus grands et plus robustes.

Les vieux et les vieilles qui ont passé leur pauvre vie à travailler et qui attendent maintenant la mort s'en vont à la prière.

De son pas lourd et fatigué, le troupeau humain s'achemine vers l'église comme le bétail vers son étable.

Je croise une parente que son sombre vêtement imité de celui des religieuses fait ressembler à une sorcière de Zuloaga.

La morne procession pénètre dans le sanctuaire.

Longtemps, je me promène sur la place et je vois les anciens, ceux dont les années et les mois sont comptés, franchir le seuil de l'édifice surmonté d'une croix.

Je veux voir. J'entre à mon tour.

À moitié noyé dans l'ombre, un peuple de vieux est là agenouillé pendant qu'un prêtre, accomplit les rites devant l'autel où l'ostensoir brille faiblement entre quelques cierges et des

fleurs fanées.

Il fait sombre ; il fait chaud, et l'on respire une odeur de roses, de chandelles et de vieilles jupes. Ce ragoût de senteurs est atroce. L'on étouffe.

Les sons d'un orgue asthmatique se font entendre et l'officiant, d'une voix traînante, marmonne les hymnes qui sont si souvent montés sous la voûte du temple, les hymnes qui ont bercé tant de générations éteintes qui dorment dans le petit cimetière à côté.

Ah, ces prières jamais entendues !

Devant cette foule agenouillée sur ses vieux os, devant cette foule des humbles, des travailleurs usés, le prêtre entonne un cantique d'allégresse, de remerciements, et de bénédictions. Il rend gloire à la divinité et célèbre les bienfaits reçus.

Le peuple courbé, prie sans conviction, pense à la mort, à rien, ou s'endort.

Ça manque d'air. Ça sent le rance, les roses, la chandelle et les vieilles jupes.

L'on suffoque et je sors.

Je suis accablé.

Devant l'infirmité humaine, devant cette indigence mentale, j'éprouve une immense détresse.

Je m'éloigne comme si je portais sur mes épaules un poids énorme, et je marche dans la nuit...

Brusquement, j'entends des éclats d'orchestre.

Me voici devant le chalet du club nautique tout resplendissant de l'éclat des lumières électriques. Entrons un moment dans ce temple de la jeunesse et de la joie.

Aux sons barbares d'une musique nègre, trois ou quatre cents personnes vêtues de blanc, les cheveux poudrés, exécutent un fox-trot dans la vaste salle. Les sons criards des instruments et le vacarme des cymbales entrechoquées me cassent les oreilles, m'étourdissent, mais la ronde se poursuit avec frénésie et chacun tournoie avec ardeur. Voici maintenant un tango remodelé, corrigé, châtié et arrangé pour l'usage des gens respectables, mais qui trahit cependant son

origine canaille.

Aux sons barbares de la musique nègre, la jeunesse fox-trotte avec emportement.

Ce qu'il fait chaud ! L'on respire un relent de sueurs, de parfums à bon marché et une âcre odeur de cigarettes.

La jeunesse s'amuse.

Je remarque dans cette fête un ancêtre ventru, lourd et courbé, enfoui dans un ample pantalon de coutil qui lui remonte presque jusqu'aux aisselles, et quelques plantureuses matrones dont les chairs débordantes semblent faire craquer les vastes corsets qui les emprisonnent. Ce vieux beau et ces fausses jeunes veulent s'amuser quand même et ne voient pas leurs gestes ridicules.

J'en ai assez. Je m'en vais.

Un bras m'accroche.

Je me retourne. C'est une connaissance, un officier du club.

– Vous ne partez pas maintenant ? Attendez, il y a la surprise. Ne manquez pas cela, c'est le plus

beau de la fête. Restez deux minutes seulement. Vous allez voir quelque chose qui va vous intéresser. Vous ne le regretterez pas.

Sa figure est épanouie, rayonnante. Il est tout vibrant, tout débordant de joie dans l'anticipation de ce qui doit arriver. Sa félicité est complète. Impossible de ne pas se rendre à sa demande.

Je me résigne. Nous n'attendons pas longtemps.

Le tintamarre nègre cesse.

Un monsieur coiffé d'une casquette en toile, galonnée d'or, s'avance au milieu de la salle et annonce quelque chose.

Aussitôt, toute l'assemblée se précipite, les regards levés vers un petit orifice à la hauteur du toit. Soudain, l'on voit poindre quelque chose. Toutes les mains se lèvent frémissantes, prêtes à saisir, à griffer. Les yeux brillent, l'espoir illumine les figures. Quelle est cette merveille qui va apparaître ? Est-ce la fortune qui va tomber de cette lucarne ?

La multitude est dans une attente fiévreuse.

Et voilà qu'un minuscule ballon en baudruche lancé par l'orifice, là-haut, descend lentement dans la salle. Léger, il flotte dans l'air au-dessus de la foule qui se dresse sur la pointe des pieds. Des centaines de mains sont tendues pour l'empoigner. Quelques-unes l'effleurent, le touchent, mais le ballon remonte un peu pendant que la masse se bouscule, que toutes ces mains levées tentent de le capturer. Capricieux, le globe aérien semble danser sur les mains dressées. Il échappe à tous et à toutes. Finalement, des doigts l'accrochent brutalement, victorieusement, le serrent et... le ballon éclate, se déchire. Il n'est plus qu'un débris informe, qu'un rien dans la main du vainqueur. Cinq fois, la même scène se renouvelle, plus bruyante et plus animée, et chaque fois, plus déprimante pour moi.

Je m'enfuis dans la nuit, obsédé de musique nègre, d'une vision de fox-trot et du spectacle de cette foule en délire se disputant un ballon en baudruche qui éclate.

Je me retrouve devant la petite maison blanche, la maison ancestrale, et il me semble que

je viens d'échapper à un cauchemar. Le calme et la paix m'enveloppent. Le ciel infini est peuplé d'étoiles qui ont contemplé la face des premiers hommes sur la terre et qui éclaireront encore notre globe de leurs rayons longtemps après que la race des pauvres pantins humains sera éteinte à tout jamais. Les grands arbres qui connaissent le secret sacré des nuits mystérieuses semblent des sages qui méditent en silence. Entre les hauts liards qui bordent ses berges, la rivière coule doucement dans l'ombre. Sous mes pieds, le gazon a le moelleux d'une chevelure. Alors devant la nature fraternelle, et bonne et vraie, tout mon être vibre profondément, et sous la voûte céleste constellée d'astres éclatants, je me découvre avec émotion.

Le meurtre

Ce récit se déroule sur une période de trois étés.

Acte premier

Un soir de juin. Après le souper, assis devant la maison, nous goûtons Dearest et moi toute la douceur et le charme de la fin d'un beau jour et la sérénité de l'heure. L'air est tiède, le gazon et le feuillage des arbres sont d'un vert admirable et la rivière est absolument calme. Au cœur de la nature nous apparaît la beauté de vivre.

Depuis un moment, Dearest paraît distraite.

– Mais qu'est ce qu'ils ont donc ces oiseaux à crier ainsi ? me demande-t-elle.

En effet, je regarde un couple de fauvettes qui vole en tournoyant, à sept ou huit pas de nous,

autour d'une touffe de cerisiers sauvages dans lesquels grimpe une vigne. Les deux oiseaux voltigent à quelques pieds du sol en jetant des cris perçants. Ils redoutent quelque danger.

– Ils doivent avoir leur nid dans ces arbustes, me dit Dearest et ils craignent pour leurs œufs ou leurs petits.

Les oiseaux paraissent affolés et leurs cris redoublent.

Je me lève pour aller voir, mais juste à ce moment, le chat de tante Eulalie dissimulé dans les herbages, fait un bond dans la touffe de cerisiers sauvages et se sauve tenant un oiselet dans sa gueule. Rendu furieux à ce spectacle, je m'élançai à la poursuite du ravisseur. À la course, je ramasse une pierre et la lui lance, mais sans l'atteindre. J'en saisis une autre, mais le manque encore. De mes longues jambes, je cours de toutes mes forces, mais le chat, de ses courtes pattes, court plus vite que moi. Il court sans effort apparent, sans que son corps remue pour ainsi dire. Seules ses pattes s'agitent, se déplacent avec une aisance, une souplesse et une vitesse

surprenantes. Le père et la mère de la petite victime volètent au-dessus du voleur en jetant des cris aigus. Plein de fureur, gauchement, maladroitement, je poursuis le ravisseur qui passe devant la maison, oblique à côté de la remise, traverse le jardin, file dans la cour des bâtiments tenant toujours l'oiselet dans sa gueule. Arrivé à l'écurie, il tourne la tête une seconde, me regarde d'un air narquois, se coule sous le plancher de la bâtisse et disparaît avec sa proie. Rien à faire. Plein de rage impuissante, je reste là essoufflé, haletant, d'une humeur massacrate. Je voudrais tenir ce maudit chat sous mes pieds. Je l'écraserais, je lui ferais sortir les tripes du corps.

Je retourne à mon côté de la maison, mais ma soirée est irrémédiablement gâchée. Le père et la mère du petit disparu volètent encore dans les environs et leurs cris de désespoir me font mal. C'est un crève cœur. Que je voudrais tenir ce chat ! Je me sens en ce moment l'âme d'un bourreau, d'un tortionnaire, d'un grand inquisiteur. Ah, ce chat ! je lui crèverais les yeux, je le clouerais à un arbre, j'inventerais des supplices d'Iroquois pour lui faire expier son

crime. Toute la soirée, j'ai des idées de meurtre. Je me promets bien que si j'ai la chance de rejoindre ce bandit, il paiera pour son forfait.

À quelques jours de là, je l'aperçois, mais il reste de son côté de la maison. Assis par terre, sur son arrière train, il me regarde comme pour me narguer, car il sait que je n'irai pas le poursuivre sur un terrain qui n'est pas le mien. Il comprend que je suis son ennemi. Il ne me fuit pas, mais il se tient à distance. Il agit comme s'il avait consulté un avocat et que l'homme de loi lui aurait dit : Il ne peut pas te toucher tant que tu ne t'aventureras pas de son côté. Il semble connaître son droit, savoir jusqu'où il peut s'avancer, jusqu'où je peux aller pour l'atteindre. Il ne veut pas dépasser cette ligne.

J'espère toujours qu'un moment il s'oubliera et que j'aurai l'occasion de lui lancer dans les côtes un coup de pied comparable à la ruade de la mule du pape de Daudet. Mais ce chat est futé. Il se tient sur ses gardes. J'ai beau regarder, le soir, si je ne le verrais pas dans les environs de la maison, il ne s'aventure pas en dehors de ses

limites.

L'été se passe et il échappe au châtement que je rumine.

Acte deuxième

L'été suivant, nous retournons à Chateauguay. Dès les premiers jours, nous découvrons dans la touffe de chèvrefeuille qui se penche sur la véranda un nid de fauvettes renfermant quatre petits œufs bleu azur. Tout de suite, je prévois le danger qu'il court, mais je veillerai. Depuis le moment où j'arrive l'après-midi jusqu'à celui où je me couche, je surveille.

Décidément, nous sommes venus trop tôt à la campagne. Il pleut, il fait froid et la terre est détrempée. Que faire ? La maison est trop humide pour s'y enfermer et nous ne pouvons nous immobiliser dans l'étroite cuisine, sur des sièges rudes et sans confort, près du petit poêle qui fume ? Que faire ? Marcher sur les huit ou dix pieds de véranda à notre disposition ?

Ce serait la seule chose pratique, mais il ne faut pas effaroucher la mère fauvette et la faire s'envoler de son nid. Alors, nous nous promenons sur l'herbe humide et dans la boue.

Au lieu de s'améliorer la température devient désagréable au possible. Une pluie froide tombe pendant des heures et le vent fait rage. Il secoue avec une violence inouïe la touffe de chèvrefeuille dans laquelle est édifié le nid de la fauvette. Les branches de l'arbuste s'élèvent et s'abaissent, s'agitent avec frénésie. Attaché à un rameau, le petit nid est ballotté par la tempête comme un canot sur les vagues en furie. Vaillamment, courageusement en dépit des éléments déchaînés, la fauvette reste rivée à son nid. Elle tient au chaud les petits œufs bleu ciel qu'elle couve avec tant d'amour et d'où sortiront bientôt les petits qui seront la joie de la campagne. Pour ne pas la déranger, pour ne pas l'effrayer, nous sacrifions la petite promenade sur la véranda et nous pataugeons dans la terre détrempée, nous marchons dans l'herbe toute ruisselante de pluie.

Décidément, la température devient impossible. La pluie glacée tombe sans arrêt et le vent continue de souffler avec violence. Impossible de rester dehors et, dans la maison, l'air est trop cru, trop humide. Si nous ne voulons pas prendre mal, fuyons. Nous retournons à la ville confiant à la Providence le petit nid de la fauvette.

Le mauvais temps persiste et il s'écoule plus d'une semaine avant que nous retournions à la campagne. En arrivant à la petite maison blanche, vite je vais voir au nid. Désastre ! Le nid est disparu. Une main ou une griffe brutale l'a arraché du rameau auquel il était attaché. Il n'en reste que quelques lambeaux qui pendent à une branche. La Providence l'a bien mal gardé. Je sais à qui attribuer cette tragédie. C'est encore l'infâme chat de tante Eulalie qui a commis ce nouveau meurtre. Je vois la scène comme si j'avais été témoin de l'assassinat. Je vois le chat épiant les mouvements de la mère fauvette apportant la pâtée à ses petits enfin éclos et je vois l'animal faisant un bond, déchirant le nid d'un coup de patte et croquant ensuite à belles

dents les oiselets tombés sur la véranda.

Ma fureur est indicible. Je me sens pour ce chat et pour toute la race féline une haine qui ne s'éteindra jamais. Je me jure bien... mais à quoi bon ? Ce chat connaît son affaire. Il ne commettra pas d'imprudence ; il est rusé, intelligent et sait éviter le danger.

Tout l'été, il s'est tenu au large de son ennemi. Je l'ai vu dans le « tambour » de la maison, sous la remise, là où il savait être en sûreté. La saison s'est écoulée et ses crimes sont encore impunis.

Acte troisième

Agréable surprise pour ma première visite de l'été à Chateauguay. En arrivant à la vieille maison blanche, je vois filer en boitant le chat de tante Eulalie. Il marche sur trois pattes. J'apprends qu'il s'est fait prendre l'autre dans un piège à putois et qu'elle a été presque coupée. La chair, les muscles ont été tranchés. Avec trois pattes les oiseaux seront dorénavant à l'abri de sa

férocity. Plus de tragédies à craindre. Les fauvettes pourront faire leur nid dans le cerisier sauvage ou dans le chèvrefeuille. Il sera en sûreté.

Pendant plus d'un mois après notre arrivée à la campagne j'ai vu le chat aller et venir en marchant sur trois pattes, puis j'ai été des semaines sans l'apercevoir. Et voilà que j'apprends qu'il est mort. Il a trouvé sa fin en mangeant sous la remise des tartines empoisonnées destinées aux rats. Les rats ont parfois du bon.

En lisant Omar Khayyam

Notre premier été à Chateauguay m'a laissé l'impression d'un beau rêve. J'ai passé ces quelques mois à lire et à relire chaque soir le Rubaiyat d'Omar Khayyam dans l'édition illustrée par Edmund Sullivan. J'appliquais à l'heure présente et à la nature environnante chaque quatrain, chaque vers du vieux poète persan. Et ainsi, chaque instant, m'a donné le maximum de sensations et d'émotions que procure la vie calme et réfléchie. Les roses du jardin, la berge au gazon frais et moelleux, la lune qui se levait le soir au-dessus du coteau, me représentaient le décor dans lequel vécut et médita le vieil Omar.

Et bien qu'il soit retourné à la terre depuis plus de cinq cents ans, sa pensée vit en moi plus forte que si j'étais son fils selon la chair et ses strophes montent à mes lèvres comme une prière.

Le pont d'or

Un matin merveilleux s'est levé sur le monde.

Tout à l'heure, lorsque je suis descendu sur le petit quai, au bord de l'eau, pour faire un bout de toilette, le ciel était tout rose à l'orient. Le sommet des liards qui bordent la berge baignait dans des nuages de pourpre. C'était la glorieuse apothéose du soleil levant.

Maintenant, rendu à la gare, je contemple, l'âme vibrante, l'extraordinaire spectacle qui s'offre à mes yeux. Devant moi, tout le ciel, les coteaux de pommiers là-bas, la lourde charpente en fer qui traverse la rivière, les rails d'acier qui s'étendent à l'infini, tout est rose, doré. J'ai l'illusion que le pont et les longs rails parallèles sont en or.

L'on a l'impression que c'est là un jour de fête, un jour de splendeur, un jour unique, que quelque chose de surhumain va se passer. La

nature semble s'être parée en vue d'un événement miraculeux. Elle est toute radieuse, transfigurée.

N'est-ce pas à croire que deux Amants, deux Élus, vont apparaître à l'instant et qu'un char féerique va les emporter vers un prestigieux pays de rêve, vers une région enchanteresse, vers un jardin de joie, de félicité et d'éternel amour ?

Quelque fabuleux bonheur va traverser le pont d'or.

La terre tout entière semble être dans l'attente...

*

Un petit train poussiéreux et noir apparaît. La foule des ouvriers se précipite, se bouscule, le prend d'assaut. Mal débarbouillés ayant déjeuné à la hâte, les yeux encore lourds de sommeil, les hommes s'entassent dans les wagons empuantis de tabac et d'ail, qui les conduisent à la ville, vers les serviles besognes.

Glas dans le soir

Après m'être rendu jusqu'au village, je retournais vers la petite maison blanche, lorsque j'ai entendu comme une plainte là-haut. Immédiatement, j'ai reconnu le cri des oies sauvages, ce cri que j'entendais si souvent autrefois en campagne, quand j'étais petit garçon. Levant la tête, j'ai aperçu dans le ciel gris trois de ces oiseaux.

Les trois outardes se dirigent vers le nord. Survolant la rivière et les hauts peupliers qui la bordent, elles passent près de moi en jetant leur cri plaintif et lugubre. Elles s'envolent au-dessus des champs, du côté du lac.

Je les regarde s'éloigner, disparaître dans le ciel sombre et, pendant quelques instants encore, j'entends leur cri, ce cri qui ressemble à une plainte, à une prière, à un chant funèbre.

Les trois outardes cherchant leur gîte se

perdent dans le soir qui tombe.

Et, tout à coup, sur la route grise et boueuse, je vois passer un homme. Il est vêtu d'un vieil habit en velours à côtes, coiffé d'une casquette brune, chaussé de longues bottes en caoutchouc qui lui montent jusqu'à mi-cuisses, et il porte un fusil sur l'épaule. Il a l'air sinistre.

Le chasseur marche sans bruit, en regardant de droite et de gauche. Il a une mine d'assassin qui veut commettre un crime. J'éprouve un sentiment d'angoisse.

Les trois outardes qui viennent de passer seront-elles encore vivantes demain soir ?

Soudain, la vieille cloche de l'église sonne. Elle sonne lentement, lugubrement, comme pour un glas.

Trois outardes s'en vont dans le soir.

Un chasseur passe sur la route.

Effet de lampe

La petite fenêtre de la cuisine resplendit dans le soir.

Maintenant que septembre est arrivé, aussitôt que le soleil est disparu, l'obscurité se fait sur la campagne. Nous venons à peine de finir de souper que déjà, il faut allumer la lampe.

J'aime cette heure de recueillement.

Pendant que Dearest essuie sa vaisselle et met la pièce en ordre, je me promène sous les hauts liards.

Les six carreaux de l'étroite fenêtre luisent dans l'ombre.

Dans mon va-et-vient, j'aperçois la figure aimée de Dearest qui s'illumine d'un sourire lorsqu'elle lève la tête de mon côté. Une immense douceur entre en moi comme une caresse. Toute la joie de la terre m'arrive par ce

rayonnement de tendresse qui émane des yeux de la femme aimée. Les cheveux qui encadrent le visage sont gris, mais celui-ci est jeune et exprime la calme beauté de la vie.

Lentement, je me promène sous les grands arbres.

Par la petite croisée que fait resplendir la lampe, je vois Dearest à sa besogne. Elle essuie les assiettes, les bols et les tasses, les met en pile sur la table, plie la nappe et les serviettes, verse dans un pot des confitures que j'apporterai demain à la ville et accroche le chapeau de Pierre qui traînait. Elle exécute ces travaux familiers d'une main rapide et sûre. J'admire l'harmonie de ses gestes et de ses mouvements. Ces humbles tâches ne lui sont pas pénibles. Elle les accomplit avec joie, pour ceux qu'elle aime.

Par l'étroite fenêtre de la cuisine, le sourire de Dearest m'illumine toute l'âme.

Louange à Rémy De Gourmont

Depuis des années je me gardais comme dessert pour mes vieux jours l'œuvre de Rémy de Gourmont. D'avance, je me délectais à l'idée de lire, enveloppé d'une confortable robe de chambre, les ouvrages de ce sage, de cet érudit, de cette belle intelligence, de cet esprit à facettes, subtil et curieux. Mais, aurai-je des vieux jours ? me suis-je demandé. Et me rappelant ce passage de Marc Aurèle : Les livres que tu mets de côté pour ta vieillesse tu ne les liras pas, j'ai dégusté le régal que je me réservais pour plus tard. En chemise négligée, en vieux pantalon, à l'ombre des grands liards, devant la petite maison blanche, j'ai lu les *Promenades Philosophiques*, les *Promenades Littéraires*, *Le Livre des Masques*, *Les Chevaux de Diomède*, *Le Pèlerin du Silence*, *Sixtine*, *Physique de l'Amour*, *Le Problème du Style*, etc.

Mon horizon intellectuel s'est élargi, j'ai vu certaines vérités sous un nouvel angle, compris certains rapports des choses qui m'avaient complètement échappés, et aperçu quelques aspects de la vie non soupçonnés.

Et je rends grâce à Rémy de Gourmont.

Quand on devient vieux

En revenant d'une promenade au village, je me suis arrêté chez le cordonnier pour faire reclouer la semelle de ma chaussure.

Sur sa chaise basse, le savetier est là qui enfonce des clous. Un grand vieux assis à côté de lui le regarde, suit des yeux tous ses mouvements. Brusquement, je le reconnais.

– Bonjour, mon oncle Cyrille !

Longuement, le vieillard me fixe de ses yeux ternes, interroge mes traits, ma physionomie.

– Tu es le fils de Pierre. Albert ou Alfred ? Je ne saurais dire lequel.

– Albert.

– Il y a longtemps, bien longtemps que je ne t'ai vu.

– Cela fait juste un an. Nous avons pris le dîner ensemble.

– Ah non ! Ça fait bien plus longtemps. Ça fait dix ans, douze ans, peut-être plus.

– Mais non. Nous avons mangé ensemble l’an dernier.

– Ça se peut, car tu sais, la mémoire me fait défaut par moments. Il y a des jours où je ne me rappelle plus rien.

Je sais. On me l’a dit. Après avoir durement travaillé pendant plus de quarante ans, après avoir établi sa famille, il a vendu sa ferme pour venir vivre en paix au village. Il a laissé la maison qu’il avait construite, le verger qu’il avait planté, la terre qu’il avait labourée et ensemencée. Mais habitué aux rudes labeurs des champs, il ne peut se faire à la vie oisive et il s’ennuie atrocement. Il dépérit. Alors, pour s’occuper, il va fendre le bois chez l’un des voisins, traire les vaches chez un autre, soigner les bêtes de celui-ci, sarcler le jardin de celui-là.

Ah, ce qu’il s’ennuie ! Ah, ce qu’il est malheureux ! Il attend la mort et il a une peur angoissante de mourir. Il a été malade et il a cru que ç’en était fait de lui. S’il était parti, ce serait

l'effroi plutôt que la maladie qui l'aurait emporté. Chaque fois qu'il a une légère indisposition, il se croit fini et le désespoir s'empare de lui. Lorsque l'un des anciens s'en va, lorsqu'il assiste à des funérailles, il se dit que ce sera peut-être son tour la prochaine fois. Il vit dans une terreur et dans un ennui perpétuels. Parfois, il vient voir travailler le cordonnier. Il s'installe près de lui, dans son échoppe et, silencieusement, pendant des heures, il le regarde tailler le cuir, rapiécer de vieilles bottines, prendre dans une boîte de fer-blanc des pincées de broquettes, se les jeter dans la bouche aux dents jaunies, les reprendre ensuite une à une, recouvertes de salive, entre les lèvres violacées et, d'un sec coup de marteau, les planter symétriquement dans le talon neuf qu'il pose à un soulier éculé. Sans se lasser, ses yeux usés, sans expression, aux bords rougis, observant les menus gestes de l'artisan. Le spectacle absorbe son intérêt, concentre son attention. Plus probablement, il l'empêche de penser.

L'homme a fini de réparer ma chaussure. Je m'en vais.

Et assis sur sa chaise, le menton dans ses mains, l'oncle Cyrille regarde le savetier enfoncer des clous dans une semelle...

Le baiser de l'automne

Une après-midi de fin d'août.

Une colonne de fumée bleuâtre qui s'échappe de la cheminée glisse légèrement à travers le feuillage luisant du grand liard à côté de la maison et se dissipe dans l'air en répandant une odeur d'encens, du linge sèche sur une corde, une grive gourmande se gave des fruits d'un cerisier sauvage, quelques abeilles butinent les rares fleurs de trèfle parmi le gazon, sur la route sablonneuse une fourmi traîne un quartier d'insecte, dans la corbeille fleurie d'un jaune éclatant les capucines agitées par le vent font obstinément : non, non, non, de la tête, dans le champ voisin, des enfants s'amuse à faire monter un cerf volant, le boulanger revient de sa tournée, la détonation d'un coup de fusil fait s'envoler des milliers d'étourneaux qui pillent une pièce de blé-d'Inde, deux religieuses

conduites par le fils du bedeau dans une voiture démodée passent au petit trot de leur cheval brun, un papillon dont les ailes ressemblent à une blanche voile de canot voltige parmi les fleurs, une troupe de canards glisse en triangle sur la rivière, de la vieille maison blanche partent de graves, mélancoliques et très doux accords d'harmonium.

Et je sens sur mon front le lent baiser de l'automne.

Sombre méditation

L'oncle Moïse écosse ses fèves.

Il les a arrachées la semaine dernière et les a mises à sécher dans des sacs, sur une pile de bois à côté du hangar. Maintenant qu'elles sont à point, il les égrène. Il verse l'une des poches dans un immense panier placé à côté de lui. Assis sur une vieille chaise, un plat en fer-blanc sur les genoux, il prend les gousses sèches de ses gros doigts tremblants, les ouvre, jette les belles fèves blanches, luisantes, dans sa boîte, et laisse retomber la paille à ses pieds.

C'est une calme et claire journée d'automne. L'air est tiède, ensoleillé, et l'on se sent tout enveloppé de douceur. Au lieu de se mettre à la lumière, à la chaleur, l'oncle Moïse, sa casquette à visière sur la tête, écosse patiemment ses graines assis à l'entrée de la remise où flottent des relents de terreau et de vieux cuir.

Dans ses pauvres vêtements, il travaille en silence, ruminant on ne sait quoi...

Les jours passent. Pendant toute une semaine, lorsque je reviens de la ville, je trouve l'oncle Moïse ouvrant et écrasant de ses gros doigts tremblants les cosses de fèves dans le bâtiment humide et sombre où rôdent des odeurs de choses sures, moisies.

À quoi songe-t-il pendant ces heures silencieuses, pendant ces longues journées de monotone occupation ? À le voir fuir ainsi le bon soleil, il me semble qu'il pense à la mort et qu'il cherche à s'habituer à l'ombre éternelle où il descendra bientôt...

Les départs

Ce samedi de septembre, nous sommes allés, Dearest et moi, faire une promenade à Woodlands, en passant par le village. L'air est tiède, ensoleillé, et de légers nuages blancs flottent çà et là dans l'immensité du ciel bleu.

Nous passons à côté du vieux cimetière dans lequel dorment à jamais cinq ou six générations de travailleurs des champs. De hauts tournesols dominant le mur en pierre, à l'arrière, et penchent vers le calme enclos, vers cette poussière humaine, leurs fleurs éclatantes, lumineux sourires de la terre aux trépassés.

– Dans les petits cimetières comme celui-ci, me dit Dearest, les morts ne sont pas abandonnés ; ils sont encore avec les vivants. Les autres dans ceux des villes, ont beau avoir de pompeux et riches monuments, ils sont délaissés, oubliés, et c'est là ce qui est triste.

Quelques dévotes entrent à l'église pour réciter leurs oraisons et, par la porte ouverte du vieux temple, s'échappe comme un faible arôme d'encens.

Des géraniums, et des quatre saisons dans des boîtes ou des pots verts, des marguerites et quelques plantes au feuillage métallique, dans des seaux rouges, ornent le parterre du curé, un parterre caractéristique du presbytère de campagne.

Au seuil de la boutique de forge, nous apercevons un invalide, à figure de crétin, aux pieds enflés, enveloppés de linges, assis sur une chaise roulante. Pour échapper à son ennui, à sa détresse d'être seul, à son infirmité, il se fait transporter là afin de pouvoir causer, d'entendre raconter les nouvelles, les potins. Tous les jours, après le dîner, son fils le pousse devant lui dans sa chaise à roulettes, le conduit chez le forgeron et le ramène le soir.

Nous passons devant des vergers remplis de pommes.

C'est une joie de laisser derrière soi les laides

maisons et leurs parterres de mauvais goût, pour s'enfoncer dans la campagne et la solitude. Nous croisons bien une auto de temps à autre, mais elle disparaît bientôt à la vue et nous allons sur la calme route, bordée d'ormes, de chênes et d'érables ; nous allons sur la route grise qui s'allonge entre les verges d'or et de petites fleurs mauves. Nous cueillons quelques tardives framboises, quelques framboises d'arrière saison, que Dearest trouve délicieuses.

Nous avançons toujours, écoutant la mélodie des fils télégraphiques, au-dessus de nos têtes, au bord du chemin.

De chaque côté de nous, ce sont des chaumes, des pacages dans lesquels ruminent paisiblement de grands troupeaux de vaches, des prairies où le trèfle repousse, des carrés de pommes de terre.

Tout à coup, nous apercevons une clôture neuve, prétentieuse et laide, entourant une pièce de sarrasin. Au milieu de l'enclos, se dresse une haute croix noire. C'est le nouveau cimetière. À un bout du terrain, nous distinguons entre les tiges rouges du grain, un amas de terre grise

indiquant une tombe. C'est là que repose celui qui portait mon nom, le fermier mort au commencement de l'été. Il est là seul dans ce domaine des trépassés, dormant de l'éternel sommeil, pendant que, dans sa maison et partout ailleurs, la vie continue...

Sur un petit coteau à notre gauche, s'étend un vaste champ de maïs. Soudain, nous voyons s'élever de là un grand vol d'oiseaux. Ils sont cinq cents, huit cents, mille peut-être, une grosse nuée grise qui s'abat sur un orme élevé. Ce n'est qu'une halte d'un moment. Au milieu d'un pépiage, d'un caquetage, comme au départ d'une joyeuse excursion, les oiseaux, comme à un signal, repartent tous ensemble. Nous les regardons venir. Ils vont, au-dessus des fils télégraphiques, au-dessus de nous. À leur passage, nous entendons le léger bruissement de leurs ailes. La nuée grise, vivante, passe au-dessus du cimetière, et s'éloigne, s'en va dans le ciel bleu, au-dessus des champs, des arbres.

Deux minutes plus tard, une nouvelle volée aussi nombreux que la première, part à son tour

du champ de maïs. Pendant quelques instants, elle plane à la hauteur de la cime des arbres. La nuée grise évolue dans l'air limpide et tiède. Chaque unité du groupe se tient à sa place entre ses voisins et le peloton présente une surface, unie comme une nappe, et glisse dans le ciel bleu. Soudain, comme à un commandement, il prend une position verticale, forme une haie mouvante, filante. Après avoir décrit un demi cercle, les oiseaux s'abattent à leur tour sur les rameaux de l'orme. Pépiage et caquetage. Puis, la volée repart, survolant le champ, la route, le cimetière, s'éloigne et disparaît.

Une troisième, une quatrième, une cinquième volée prennent à tour de rôle leur essor et disparaissent dans le lointain bleu, léger. Rien de charmant, de gracieux comme ces nuées grises, vivantes, qui évoluent et glissent dans l'azur.

C'est, je le devine, la migration de l'automne. C'est le départ pour des climats plus doux. Ces oiseaux nous quittent pour des régions plus clémentes. Ils partent par un bel après-midi ensoleillé.

Là-bas, un cultivateur laboure son champ.

Et la voix aiguë des criquets emplit la campagne. Nous allons sur la route grise, bercés par cette note monotone.

Et tandis que les oiseaux migrateurs fuient au loin, que l'homme des champs trace péniblement ses sillons, que le grillon jette sa note triste et que celui qui a porté mon nom dort solitaire dans l'enclos que domine une haute croix noire, Dearest et moi, nous allons sur la route bordée de fleurs sauvages et, dans la tiédeur de cette belle journée d'automne, nous nous efforçons de saisir tout le bonheur possible, parce que la vie est brève...

La vieille aux poissons

L'été a fui. Quatre mois se sont écoulés.

Nous rentrerons en ville dans quelques jours.

Cet après-midi, Dearest et moi, enveloppés dans nos manteaux, sommes assis sur la galerie et nous goûtons la douceur des quelques moments où le soleil perce les nuages et attiédit un peu l'air.

Je lis à haute voix quelques contes d'un livre d'Henri Barbusse et je vois Dearest toute empoignée par ces dramatiques récits. Soudain, elle tourne la tête du côté de la remise. J'interromps ma lecture.

– Il y a une femme qui est entrée là et je me demande ce qu'elle cherche, dit-elle.

À ce moment, l'intruse sort du bâtiment. Après avoir regardé autour d'elle, elle se dirige vers nous.

C'est une vieille, très vieille femme, accompagnée d'un petit garçon qui porte un sac sous son bras.

Je les regarde s'approcher.

La vieille est effroyablement ridée. Tout sa figure, ses mains, son cou, sont couverts de rides. Tout ce qu'on voit de sa chair est labouré d'une multitude de longs et profonds sillons. Ses yeux sont ceux des miséreux. Elle donne l'impression de cent ans de travail, de malchance et de peines.

La vieille est arrivée à nous. Elle a un peu l'air d'un singe. Elle ouvre une bouche édentée, aux chicots noirs, gâtés, et d'une voix lente, traînante, elle nous informe qu'elle a du poisson à vendre. Elle nous demande si nous n'en achèterions pas.

– C'est parce que mon mari est mort, explique-t-elle. Je suis obligée de me démener pour vivre.

Et elle sourit d'un air résigné de bon vieux chien.

– C'est là votre petit garçon ? demande Dearest.

– Mon Dieu, non ! C’est le fils de ma fille. Ma dernière à moi est mariée.

– Vous avez eu plusieurs enfants ? questionne Dearest, continuant la conversation.

– Quinze, fait-elle.

Je reste confondu, anéanti.

Quoi, cette caricature de femme, cette lamentable loque, cet amas de rides, a donné naissance à quinze enfants !

Ah ! certes, la race humaine n’est pas prête de s’éteindre.

J’éprouve à la regarder une immense détresse.

Elle a soixante-quatorze ans, dit-elle, et travaille tous les jours. Oui, pour le travail, elle ne craint aucune jeune fille, affirme-t-elle. L’aïeule s’est assise au bord de la véranda. Elle a longuement marché pour vendre ses poissons, et ses vieilles jambes sont lourdes. Elle parle, elle dit des choses simples sur les gens, le temps, ses occupations, sa vie, sa famille. Chaque remarque est ponctuée par une longue pause, par un silence.

Debout près d’elle, sa culotte copieusement

rapiécée, son petit fils mange des glands cueillis en route.

Les yeux de la vieille font des trous dans sa figure. Ils ont dû être bleus, mais ils ont pâli, sont devenus gris, ternes. Ils ont contemplé la figure de ceux qui sont morts, celle de son mari, celles de quelques-uns des enfants, et ils ont vu la vie, parfois plus triste que la mort.

Mettre des enfants au monde, et travailler tous les jours, jusqu'au dernier, jusqu'au moment où elle fera sa dernière grimace, où son dernier soupir s'échappera d'entre ses chicots noirs et ses lèvres pâlies pour s'en aller pourrir dans la terre, voilà son lot.

Quel lot !

Dearest lui achète deux de ses poissons.

La vieille s'en va, s'éloigne avec son petit fils, mais le cauchemar me reste.

Nous allons nous asseoir au soleil dans le verger, et je reprends la lecture du livre de Barbusse. Les contes du grand écrivain nous apparaissent plus tristes, plus émouvants encore

que tout à l'heure.

Les récits intitulés *La Présence* et *Tendresse* nous empoignent particulièrement. Le premier est la page la plus humaine que j'ai jamais lue et le second est empreint d'un tragique intense.

Le temps passe, et Dearest se lève pour aller préparer le souper. À ce moment, je vois l'oncle Moïse qui s'en revient du champ, une poche sur l'épaule, le corps penché en avant pataugeant lourdement dans la boue. Et tante Eulalie, en noir comme toujours, le suit de quelques pas dans cette fin de jour d'automne.

Nous nous mettons à table et nous mangeons le poisson acheté l'après-midi.

– Sais-tu comment elle se nomme ? demande tout à coup Cécile en parlant de la passante.

Cette question m'étonne, me déconcerte.

Quoi, cette ruine lamentable, cet amas de rides aurait un nom ! Si elle en a un je ne le sais pas, et certes, je ne veux pas le connaître. C'est la Vieille. Et je ne puis concevoir qu'on la nomme autrement que la Vieille.

Après le souper, nous nous promenons le long de la rivière, Dearest et moi. Le ciel est chargé de nuages et le paysage n'est pas du tout le même que cet après-midi. Il est étrange, fantastique, irréel. L'aspect des maisons, des arbres, des choses, tout a changé. Il me semble que c'est le paysage que je voyais quand, petit garçon, je venais me promener chez ma grand-mère avec mon père, morts tous les deux aujourd'hui, et que nous retournions chez nous à la fin de la journée. Dans le soir froid d'automne, nous allions en silence sur la longue route, passant devant des demeures étrangères, allant dans un décor inconnu et hostile, dans la tristesse de l'obscurité qui descend sur la campagne, et avec le sentiment d'être si loin des êtres que j'apercevais en passant.

Une immense détresse, l'effroyable détresse qui me saisissait alors que j'étais enfant, remonte du passé, remonte de tous ces soirs finis, et m'accable, m'accable, fait pencher ma tête et mes épaules dans le soir qui tombe...

La mort vient

L'oncle Moïse a été enterré ce matin. Il est mort dimanche après midi vers quatre heures après une brève maladie. Ça l'a pris comme ça, un soir, à l'improviste. Il était parti au champ, comme chaque jour pour aller chercher les vaches. À peine s'était-il rendu au bout de la pièce de sarrasin, à deux arpents du chemin, qu'il s'est soudain senti mal, comme terrassé par la douleur. S'appuyant sur son bâton, il est revenu péniblement à la maison. Alarmé, il s'est mis au lit dans sa petite chambre, étroite et basse, à l'arrière de la demeure.

– J'suis pas bien du tout, a-t-il répondu à sa fille et à sa sœur qui, inquiètes, l'interrogeaient.

Malgré leurs instances pour le faire manger, il n'a pris qu'une tasse de thé. Le fils est allé chercher le médecin. Le Dr Manducat, un grand picoté, maigre, la figure glabre, est bientôt arrivé

dans son vieux boghei. En entrant, il a jeté son panama sur le petit chiffonnier, dans le coin de la pièce, a regardé un moment l'homme étendu sur le lit et a posé quelques questions. Il sait à quoi s'en tenir. Le malade aussi d'ailleurs.

– Tiens, vous prendrez ça ce soir, et je reviendrai demain.

« Ça », c'est une pilule de morphine.

Le lendemain, en revenant de la ville, je vais voir l'oncle Moïse. Pendant que les autres vaquent à leurs occupations, aux travaux du ménage et de la ferme, lui est là, étendu sur son lit dans l'étroite et sombre pièce. Il souffre et il s'ennuie.

– J'ai la même maladie que mon père, me déclare-t-il. Il a été soixante-neuf jours malade. Et en parlant, ses mains froissent les couvertures, des mains tremblantes, qui semblent agitées de désespoir.

J'essaie de le consoler, de lui donner quelque illusion, mais je sais qu'il calcule les jours. Il est tombé malade hier. Déjà, un jour est

passé. Plus que soixante-huit qui lui restent si le mal doit suivre le même cours que celui de son père.

L'ennui, le désespoir et la souffrance habitent la chambre.

Le médecin revient.

– Vous prendrez ça.

Et il lui remet une nouvelle pilule de morphine.

Le fils de l'oncle Moïse qui est constable à Montréal lui a envoyé une robe de nuit en flannelette bleue, rayée de noir. Le malade la regarde. C'est une belle chemise et bien douce. Cependant, il retarde de s'en vêtir. Il la mettra demain ou le jour suivant.

La physionomie de l'oncle Moïse va s'assombrissant. Il pense à son père qui a été malade soixante-neuf jours et qui est mort. Malgré la souffrance qui le ronge, malgré sa chair torturée, malgré l'ennui dans la petite chambre étroite, basse et sombre, en arrière de la maison, les jours fuient.

Le médecin s'amène vers la fin de chaque après-midi.

– Vous prendrez ça.

Et le malade ingurgite les pilules de morphine qui engourdissent le mal.

Hier, j'ai passé quelques minutes avec l'oncle Moïse. Il avait mis sa belle robe de flannelette. Sa voix était basse et triste. Nul doute, il se sentait perdu. Je restais silencieux. Que dire à celui qui est au seuil de l'éternité ? Je lui ai serré la main et après l'avoir regardé une dernière fois, je suis sorti de la chambre.

Deux heures plus tard, une clochette résonnait sur la route, devant la maison, une silhouette noire passait devant la fenêtre et le prêtre entra dans la chambre, apportant le viatique.

Le lendemain à quatre heures, le fils qui est constable est venu à nous sur la véranda.

– Il vient de passer, dit-il.

L'oncle Moïse est parti plus tôt que son père. Son martyre n'a duré que onze jours.

Des parents et des amis venus de toutes les

paroisses environnantes ont assisté aux funérailles. La vieille église toute tendue de noir était comble. Un corps de musique venu de la ville a exécuté des morceaux de maîtres. Les fils du défunt ont bien fait les choses. Tout a été de premier ordre.

Au retour du cimetière, les parents ont pris le dîner à la maison. Depuis deux jours, les fourneaux cuisaient et les chaudrons fumaient. L'on sentait dans la cuisine des odeurs de viandes rôties et bouillies, d'épices, et de gâteaux qui brunissent. Si nombreux étaient les convives que l'on a dû faire deux tablées. L'on m'a forcé de prendre place avec Dearest à la table des plus proches parents. Tous à l'exception de deux nièces et de moi, sont des sœurs, des beaux-frères, des belles-sœurs de l'oncle Moïse, rendus à un âge patriarcal. Je calcule mentalement. Les onze personnes assises à côté de moi ont vécu un total de 675 ans. Dearest et moi sommes les plus jeunes.

La mort n'a pas enlevé les appétits. Les rôtis et les plats de ragoût circulent, les assiettes se

remplissent, se vident, se remplissent de nouveau. L'on mastique tant bien que mal, l'on avale, l'on mange pendant que l'on vit. Puis, ce sont les pâtés, les gâteaux, les crèmes, les confitures qui arrivent. Ceux qui ont fini, ceux qui sont rassasiés, se lèvent, vont prendre l'air, et l'on prépare la seconde tablée. L'on a servi en tout soixante-dix repas et il reste encore assez de mangeaille pour apaiser la faim de vingt à vingt-cinq personnes. Repus, les hommes s'en vont sous la remise, allument la pipe et causent par groupes. Les femmes, elles, restent à la maison et parlent de leurs maladies.

La journée s'avance. Après avoir dîné, les musiciens sont repartis pour la ville avec leurs instruments enveloppés dans des gaines d'étoffe verte. De temps à autre, l'un des visiteurs serre les mains de ceux qui l'entourent et s'en va. D'autres se dirigent vers l'écurie, harnachent leurs chevaux et s'en viennent les atteler aux bogheis, devant la porte. Les femmes sortent en attachant leurs chapeaux. L'on se dit adieu. Sur la route, les voitures s'éloignent lentement, se dispersent, disparaissent...

Déjà, deux générations ont laissé pour toujours la petite maison blanche, près de la calme rivière. Tour à tour, le grand père, la grand-mère, la bru, puis le fils, ont franchi pour la dernière fois le seuil de la modeste demeure qui m'abrite, moi et les miens. Ils dorment à jamais dans le funèbre enclos, près de la vieille église.

Le retour

Nous voici revenus en ville.

Brusquement nous nous sommes arrachés de la campagne et nous voici chez nous. Ce midi, en arrivant à la vieille maison blanche à Chateauguay, Dearest m'a dit : Il fait froid, il va pleuvoir. C'est triste comme tout. Si tu voulais nous partirions aujourd'hui.

Le ciel était gris, menaçant. D'énormes nuages sombres glissant et se poursuivant au ras de l'horizon donnaient l'impression d'un fantastique cortège funèbre. Un vent humide et glacial nous pénétrait. Au bord de la rivière, les ormes paraissaient hostiles ; leurs rameaux semblaient vouloir nous flageller. Une désolation infinie planait sur ce paysage que nous avons connu si lumineux aux belles heures de l'été.

– Partons, dis-je.

Déjà, les malles étaient prêtes, les colis préparés. Il ne restait que la cérémonie des adieux.

Nous pénétrons dans la petite cuisine où se tiennent tante Eulalie et cousine Thérèse. Notre départ les plonge dans la solitude, les laisse absolument à elles-mêmes. Nous prononçons de banales paroles, comme presque toujours à l'heure des séparations. Ce que nous éprouvons reste en nous.

Tante Eulalie va à la cave chercher une bouteille de liqueur au gingembre, remplit les verres et les passe à la ronde avec des tranches de gâteaux. Ce breuvage goûte la tisane. Il réchauffe l'estomac mais remonte à la gorge l'instant d'après.

Allons, il faut partir.

Cousine Thérèse nous offre un bouquet de son jardin : dahlias, marguerites, capucines, géraniums et réséda, pour apporter à la ville. Comme nous sortons, une petite voisine, blonde, mince et pâle nous en remet un autre.

À l'été prochain.

Une telle tristesse pèse sur la campagne que nous partons sans regrets.

Et maintenant, nous voici ce soir dans la bibliothèque. La pluie bat la fenêtre. Elle ruisselle. C'est une averse torrentielle, un vrai déluge. Mais nous sommes confortablement chez nous, au milieu des tableaux et des livres. La mosaïque des reliures caresse l'œil. Et il me semble que les pensées des sages et les rythmes des poètes flottent en ondes harmonieuses dans la pièce. Sur la table est le modeste bouquet que nous donna au départ cousine Thérèse. C'est le dernier souvenir d'un été enfui. La vie a été bonne.

Nous vieillirons et nous mourrons. Les uns après les autres nous entrerons dans le grand repos mais les derniers de la famille qui resteront évoqueront parfois le soir avec émotion le souvenir de la calme petite maison blanche où nous avons passé de si doux étés. Quelque soit le sort que l'avenir nous réserve, les jours de bonheur vécus à Chateauguay resteront comme

un précieux héritage que rien ne pourra nous enlever.

[1918-1923]

Postface

Celle qui naguère, aux clairs jours d'été chantait comme une folle cigale près de la vieille maison blanche n'est plus. Elle s'est éteinte par un gris et brumeux matin d'octobre à l'heure où s'éveillent les premiers travailleurs.

Ses lèvres sont closes, son sourire s'est éteint.

Son âme joyeuse, toute vibrante, s'est envolée, mais la mort n'a pas flétri ses traits et, sur l'oreiller de satin blanc du cercueil, près des fleurs funéraires, au lourd parfum, sa figure plus séduisante que jamais semble dormir. Elle dort en effet d'un sommeil sans rêve et sans fin, sourde aux sanglots des siens.

Elle est partie en pleine jeunesse. Son lumineux sourire, sa grâce, son charme et sa gaieté ne sont plus qu'un souvenir. Elle laisse quelques cahiers de chansons, deux ou trois robes éclatantes comme l'aile des papillons, de petits

objets de toilette en argent, des riens charmants qui exprimaient sa personnalité, et des regrets que le temps ne peut adoucir.

Au milieu d'un silence oppressant, l'on a descendu dans une fosse de terre brune le cercueil renfermant son corps frêle et gracieux. Et la tombe a été recouverte d'un amas de couronnes de roses, de lis et de chrysanthèmes. Puis le groupe noir des parents et des amis s'est lentement, péniblement dispersé.

C'est lorsque l'auto a démarré pour nous ramener à la maison, lorsque la voiture s'est mise à rouler sur le gravier que, pour moi, la déchirure s'est produite. C'est à ce moment que j'ai senti se faire la séparation définitive, sans retour. L'être de beauté, de grâce qui avait été notre joie était disparu à jamais, était entré dans la nuit éternelle.

Son image terrestre s'était effacée de l'univers.

Des larmes lourdes coulent sur ma figure.

Adieu, Cigale !

Cet ouvrage est le 795^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.